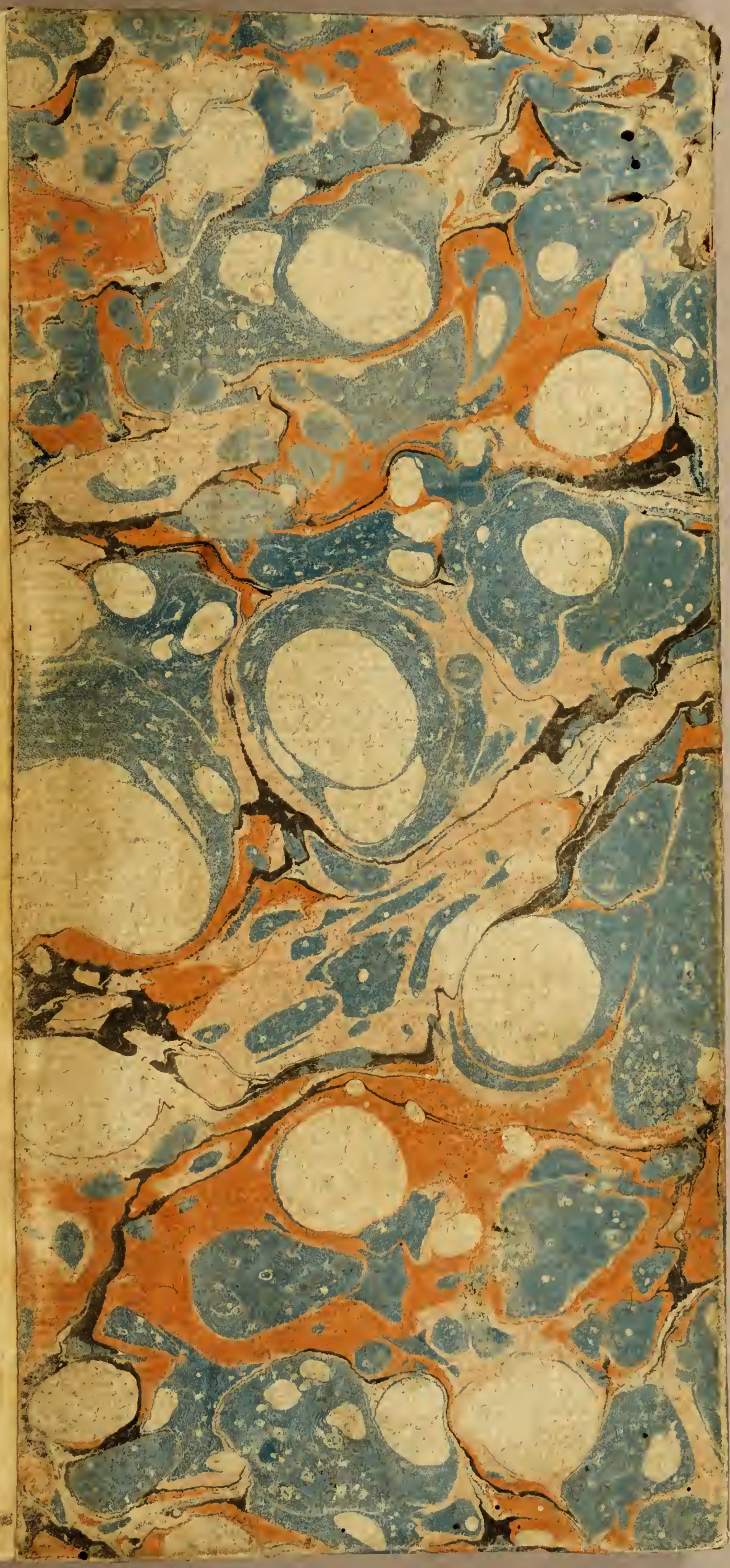

John Carter Brown
Library
Brown University

TABLEAU

ET

RÉVOLUTIONS

DES

COLONIES ANGLOISES

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Tome II.

TABLEAU
ET
RÉVOLUTIONS
DES
COLONIES ANGLOISES
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PAR

GUILLAUME THOMAS RAYNAL.

Tome second.

AMSTERDAM,
CHEZ LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

1781.

TABLEAU
ET
RÉVOLUTIONS
DES
COLONIES ANGLOISES
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

I. *De quelles especes d'hommes se sont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.*

CE furent les Anglois qui, persécutés dans leur isle pour leurs opinions civiles & religieuses, aborderent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des ſuites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne ſont tellement attachés au ſol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiſſent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'induſtrie. Ainſi le rétabliſſement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obſtacles inſurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans; n'étoient guere propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aiſance, à beaucoup de commodités, il n'y avoit que l'enthouſiaſme religieux ou politique qui pût les ſoutenir dans les travaux, les miſeres, les privations, les calamités inſéparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puiſſance de fonder des colonies, de les rendre flo-

riſſantes, de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le ſacrifice de ſa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme, qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſerent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même tems du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de frais une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que ſe propoſoient les émigrans, c'étoit de ſe trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après ſept ans de domicile dans quelqu'une de ſes colonies.

Tandis que la tyrannie & la perſécution déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe rempliſſoit de trois ſortes d'habitans.

Les hommes libres forment la premiere claſſe. C'eſt la plus nombreuſe.

Les Européens, qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois ſiecles, ont ſemé des colonies dans la plupart des points de ſa circonférence; & preſque par-tout leur race s'eſt plus ou moins abâtardie. Les établiſſemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroiſſoient avoir ſubi la loi commune. Leurs habitans étoient univerſellement jugés moins robuſtes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le ſoin de défricher la terre, de purifier l'air; de changer le climat, d'améliorer la nature, abſorboit toutes les facultés de ce peuple tranſplanté ſous un autre ciel; on en concluoit ſa dégradation & ſon impuiſſance de s'élever à des ſpéculations un peu compliquées.

Pour diſſiper ce préjugé injuſte, il falloit qu'un Franklin enſeignât aux phyſiciens de notre continent étonné à maîtriſer la foudre. Il falloit que les éleves de cet homme illuſtre, réunis en ſociété, jettâſſent un jour éclatant ſur pluſieurs branches des ſciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât

dans cette partie du Nouveau-Monde ces impreſſions fortes & rapides qu'elle avoit opéré dans les plus fieres républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fuſſent ſolidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la conſolation des ſiecles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à ſuivre ceux de raiſonnement & d'obſervation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ſes Homeres, ſes Théocrites, ſes Sophocles. On n'y manque plus de ſecours, de maîtres, de modeles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions on y voit plus de gens bien nés; plus de loiſir & de moyens pour ſuivre ſon talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'inſtitution même de la jeuneſſe eſt ſouvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raiſon.

Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Juſqu'à nos jours, l'eſprit a paru s'énerver com

me le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement: mais n'y réſiſtent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Preſque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien loin de la carriere quand nous touchons au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloiſe. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble deſſein, & qu'elle cherche par des voies juſtes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une ſeconde claſſe de colons fut autrefois compoſée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être tranſportés en Amérique, & qui devoient un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de juſtice. On s'eſt univerſellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes

indigens, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe pouſſoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le negre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire: c'étoit de vendre ſon compatriote ſans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât; il l'a fait. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpece d'eſclavage eſt plus ou moins long: mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il ſe trouve des enfans, leur ſervitude doit durer juſqu'à leur majorité, qui eſt fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le ratrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble: mais ce n'eſt que pour le tems de ſon

premier engagement. Du reſte, ce ſervice n'a rien d'ignominieux; & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tâche de la vente & de l'achat. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtrumens de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci ſoudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler

les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer.

L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête & peut-être plus inhumain : car qui ſait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui ſurvivent à leurs eſpérances ! L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres qui pourroient dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait adopter ces chimeres de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à la perſpective d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on

emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le deſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pouſſer à la déſertion par la défenſe même. Il faudroit les attacher par des ſoulagemens & des eſpérances: on les empriſonne, on les garrotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller reſpirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un aſyle. On aime mieux l'étouffer dans ſon berceau que de le laiſſer chercher ſa vie en quelque climat ſecourable. On ne veut pas même lui donner le choix de ſon tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix: peuples, où ſont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui ſe forment contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puiſſances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute reſſource au déſeſpoir? Depuis deux ſiecles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux dans les ténébres du cabinet, cette lon-

gue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées: humiliés & défaits ils commandoient par la misere à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils vouluſſent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres

réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations : comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissez tous, plus ou moins sourdement, de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrêmité du malheur : celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entre eux de se rendre, non-seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper : non-seulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part ; mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistan-

ces, ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes: vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié: vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés: errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir; vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'huma-

nité. Applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par un traité; ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer:

VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI SPERANZA.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-delà des mers? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux, qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſé-

rables, dont elle forme une autre classe de sa population ?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire, les provinces septentrionales ont eu recours au trafic, à l'esclavage des noirs. On ne disconviendra pas qu'ils ne soient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protègent plus efficacement, & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle ? Des sectaires humains ; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été longtems retenus par une loi qui ordonnoit d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves : ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à

reſter, qu'ils ne ſe plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce ſont là les ſophiſmes de l'amour-propre pour appaiſer les cris de la conſcience. La plupart des hommes ne ſont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature ſemble avoir formés juſtes & bons, il en eſt peu qui aient aſſez de déſintéreſſement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien au dépens de quelque ſacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'hiſtoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces aſſemblées où tout fidèle qui ſe croit mû par l'impulſion de l'Eſprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là ſans doute étoit inſpiré) s'eſt levé & a dit : " Juſques à quand aurons-nous „ deux conſciences, deux meſures, „ deux balances; l'une en notre faveur, „ l'autre à la ruine du prochain; toutes „ deux également fauſſes ? Eſt-ce à „ nous, mes freres, de nous plaindre „ en ce moment que le parlement d'An- „ gleterre veut nous aſſervir, nous „ impoſer le joug du ſujet, ſans nous

„ laiſſer le droit du citoyen ; tandis que
„ depuis un ſiecle nous faiſons tran-
„ quillement l'œuvre de la tyrannie, en
„ tenant dans les fers du plus dur eſcla-
„ vage des hommes qui ſont nos égaux
„ & nos freres ? Que nous ont fait ces
„ malheureux que la nature avoit ſépa-
„ rés de nous par des barrieres ſi redou-
„ tables, & que notre avarice eſt allé
„ chercher au travers des naufrages,
„ juſques dans leurs ſables brûlans, ou
„ leurs ſombres forêts, au milieu des
„ tigres ? Quel étoit leur crime pour
„ être arrachés d'une terre qui les nour-
„ riſſoit ſans travail, & tranſplantés
„ par nous ſur une terre où ils meurent
„ dans les labeurs de la ſervitude ?
„ Quelle famille as-tu donc créée, Pere
„ céleſte ; où les aînés, après avoir ravi
„ les biens de leurs freres, veulent en-
„ core les forcer, la verge à la main,
„ d'engraiſſer du ſang de leurs veines,
„ de la ſueur de leur front, ce même
„ héritage dont on les a dépouillés ?
„ Race déplorable, que nous abrutiſſons
„ pour la tyranniſer ; en qui nous
„ étouffons toutes les facultés de l'ame
„ pour accabler ſes bras & ſon corps de
„ fardeaux ; en qui nous effaçons l'i-

» mage de la divinité, & l'empreinte » de l'humanité ! Race mutilée & dés- » honorée dans les facultés de ſon eſ- » prit & de ſon corps, dans toute ſon » exiſtence : & nous ſommes chrétiens, » & nous ſommes Anglois ! Peuple fa- » voriſé du ciel, & reſpecté ſur les » mers ; quoi, tu veux être libre & » tyran tout-à-la-fois ? Non, mes » freres il eſt tems de nous accorder » avec nous-mêmes. Affranchiſſons ces » miſérables victimes de notre orgueil ; » rendons aux negres la liberté que » l'homme ne doit jamais ôter à » l'homme. Puiſſent, à notre exemple, » toutes les ſociétés chrétiennes, répa- » rer une injuſtice cimentée par deux » ſiecles de crimes & de brigandages ! » Puiſſent enfin des hommes trop long- » tems avilis élever au ciel des bras » libres de chaînes, & des yeux baignés » des pleurs de la reconnoiſſance ! Hé- » las ! ces malheureux n'ont connu juſ- » qu'ici que les larmes du déſeſpoir » !

Ce diſcours réveilla les remords ; & le petit nombre d'eſclaves qui apparte- noient aux Quakers, furent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'Amé-

rique Septentrionale, du moins la Penſilvanie, la Nouvelle Jerſey & la Virginie demanderent-elles avec inſtance, que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaſte continent paroiſſoient diſpoſées à ſuivre cet exemple: mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ſes délégués, de rejetter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas ſur les peuples de la Zone-Torride? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la légiſlation la plus heureuſement combinée qui ait jamais exiſté, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ſes négocians, au cri de la nature, de la raiſon & de la vertu.

II. *A quel degré la population s'eſt-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale?*

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cent mille noirs. Le nombre des blancs s'y éleve à deux millions cinq ou ſix cent mille, ſi les calculs du congrès ne ſont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou ſeize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication ſi rapide doit avoir deux ſources. La premiere, eſt cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît par-tout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à

proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſede. La con-

currence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance, & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrein, vaste & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un espace, qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au-moins dans le nouvel hémisphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siecles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir, n'en rallentissent les progrès naturels.

III. *Quelles ſont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles ?*

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains & robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces créoles ſont plutôt formés que les Européens : mais ils vivent auſſi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la biere, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien-monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités : il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, alterent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de

leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui ſeront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe, qui traîne la miſere à ſa ſuite; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement : deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrete envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui eſt près de la haîne. On ſe rapproche,

proche, on se rassemble ; on mene enfin dans les colonies cette vie champètre, qui fut la premiere destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté : mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux, pour qui sait le goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique Septentrionale : c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'est dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la premiere fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparses, des

familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentimens; ils couvent des germes de diſſention, qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

IV. *Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale.*

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions bizarres de l'Europe, qui ſont un mêlange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe, pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui,

dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, furent portées devant le magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouerent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils participerent à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Les ſeuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils ſe refuſoient aux ſermens que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais ſous d'autres points de vue, il n'étoit pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événemens & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſ-

ſante ; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumieres. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur aient appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adoleſcens plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur premiere inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon pere : un prince au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon pere, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la regle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette

opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement; l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion; & l'opinion générale eſt la regle du gouvernement: c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions. Mais quelle eſt la regle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la ſo-

ciété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événemens & des ſituations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement, que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé royal ; parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole. Un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres. Un gouverneur y convoque, y proroge ; y termine les aſſemblées ; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de

loi, jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La seconde espece de gouvernement qui regne dans les colonies, est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées; un courtisan avide, actif, accrédité, obtenoit sans peine, dans des déserts aussi grands que des royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries, seul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie, sont restés seuls asservis à cette forme singuliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres provinces voisines, qu'en ce qu'il reçoit son gouvernement de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire, & confirmé par la couronne, n'est point appuyé d'un con-

ſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſieme régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne ſubſiſte plus que dans Connecticut, & dans Rhode-Iſland. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens éliſent, dépoſent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos; ſans qu'elles aient beſoin de l'approbation du monarque, ſans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquiſition de la Floride, a fait naître une légiſlation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laiſſé ces provinces ſous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors abſolue. Sans avoir le droit de s'aſſembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulſion de la cour de Londres.

Cette diverſité de gouvernemens n'eſt pas l'ouvrage de la métropole. On

n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & réguliere. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la premiere regle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitans qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au-

dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt, ſur-tout, dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur : en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſ-

prit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité: ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclorre les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déjà vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habi-

tudes nuiſibles, dont on ne peut ſe guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent ? Que l'on veille à la ſeconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un légiſlateur, ne devroient jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe ; c'eſt-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enſeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on ſeme dans l'enfance des générations déjà viciées, ſont étouffées dans l'adoleſcence & la jeuneſſe par le débordement & la contagion des vices, qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carriere ; ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entiérement oppoſée à leurs prin-

cipes, des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante, l'influence de la premiere génération, peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & sujette à l'instabilité des hypotheses, qui varient & se compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société cultivatrice ou commerçante, est la propriété. C'est-là le germe du bien & du mal, soit physique ou moral, qui

ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais: par-tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le ſyſtême des contre-forces, établie chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme ſacrée; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été preſque toujours mal aſſiſes, parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la ſociété. C'eſt donc à la répartition des terres, qu'un légiſlateur donnera la plus grande attention. Plus cette diſtribution ſera ſagement économiſée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conſer-

ver la propriété, ſeront ſimples, uniformes & préciſes.

Les colonies Angloiſes ſe reſſentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne conſtitution de leur métropole. Comme ſon gouvernement actuel n'eſt qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conſervé beaucoup d'uſages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'eſclavage, ſont plus ſenſibles encore par leur contraſte avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laiſſoient beaucoup de droits à la nobleſſe, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus ſages de cette nation éclairée, ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas

été écoutés, ou les changemens qui ſont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont groſſi ce fatras obſcur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange, a réſulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconſultes, qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de tems, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété; mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane, qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

V. *Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.*

A la naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpeces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie toutes les provinces le chercherent dans la création d'un papier-monnoie.

L'uſage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord aſſez modéré. Mais les brouilleries avec les ſauvages ſe multiplierent: mais on eut des guerres contre le Canada: mais des eſprits ardens formerent des projets compliqués & vaſtes: mais le tréſor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette reſſource fut pouſſée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les premiers tems, des impôts pour payer l'intérêt

des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux beſoins occaſionnerent de nouvelles dettes. Les engagemens furent pouſſés preſque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Penſilvanie ſeule, les billets d'état conſerverent, ſans interruption leur valeur entiere. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, ſans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particuliérement la Nouvelle-Angleterre, ils ſe trouverent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Maſſachuſet, qui avoit pris l'Iſle-Royale ſur la France, reçut de la métropole en dédommagement 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de ſon papier une ſomme douze fois plus forte; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement, qui voyoit le déſordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces meſures ne réuſſirent que très-imparfaitement. Une combinaiſon plus efficace, que toutes celles qu'une poli-

tique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

VI. *Regles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.*

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique Septentrionale, se livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas ; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de

leurs besoins, c'étoit les réduire à la misere, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie; enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans replique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre aucune espece de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oserent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put tra-

vailler qu'après ſept ans d'apprentiſſage ; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun eſclave dans ſon attelier.

Les mines de fer, qui ſemblent mettre ſous la main des hommes le ſceau de leur indépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſéveres encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole. Sans creuſets pour le fondre, ſans machines pour le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proſcription que les vins de Madère, des

Açores ou des Canaries, & les ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes engagerent le gouvernement à ſe relâcher de cette extrême ſévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au ſud du cap Finiſtere, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réſervées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le ſénat, qui repréſente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque entre les parties éparſes d'un empire immenſe. Une puiſſance, en effet, devoit ſtatuer, en dernier reſſort, ſur les relations qui

pouvoient nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entiere. Le parlement étoit le ſeul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un état où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre ; lorſqu'on obligea les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées ; lorſqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandiſes, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, arrêta néceſſairement leur activité, & diminua par conſéquent leur aiſance ; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole, qu'on ſacrifia les droits & les intérêts des colonies ! Elles

ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit conſommer ; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandiſes qui ſortoient de ſes fabriques. Juſques-là, toute ſoumiſſion étoit reconnoiſſance ; au-delà, toute obligation étoit violence.

Auſſi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La tranſgreſſion eſt le premier effet des loix injuſtes. En vain on répéta cent fois aux colonies que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établiſſement, à toute raiſon politique, aux vues expreſſes de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas ; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête en le fruſtrant de ſon gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raiſon & de l'équité, prévalut ſur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiſcal.

fiſcal. Les marchandiſes de l'étranger, clandeſtinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloiſe, monterent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtreinte à de juſtes bornes, auroit arrêté les liaiſons prohibées dont on ſe plaignoit ſi fortement. Alors les colonies ſeroient arrivées à un état d'aiſance, qui leur eût permis de ſe libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandiſes, ſomme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées aux époques les plus proſperes. Mais au lieu de voir adoucir leur ſort, comme ils ne ceſſoient de le demander, ces grands établiſſemens ſe virent menacés d'une impoſition.

VII. *Etat de détreſſe où ſe trouva l'Angleterre en* 1763.

L'Angleterre ſortoit d'une longue & ſanglante guerre, où ſes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où une domination

déja trop vaſte s'étoit accrue d'un territoire immenſe dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en impoſer au-dehors: mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ſes acquiſitions & de ſes triomphes. Ecraſée ſous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 liv. elle pouvoit à peine ſuffire aux dépenſes les plus néceſſaires avec 130,000,000 livres qui lui reſtoient de ſon revenu; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une conſiſtance aſſurée.

Les terres reſtoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes ſur les maiſons & ſur les fenêtres. Le contrôle des actes peſoit ſur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer: tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amuſement payoit plus qu'on ne l'auroit cru poſſible. Pour ſe dédommager du ſacrifice qu'il avoit fait à la conſervation des citoyens en prohibant les liqueurs ſpiritueuſes, le fiſc s'étoit jetté ſur la dreche, ſur le cidre, ſur la biere, ſur toutes les boiſſons à l'uſage du peuple. Les ports n'expé-

dioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la ſortie. Les matieres premieres & la main-d'œuvre étoient montées à ſi haut prix dans la Grande-Bretagne, que ſes négocians ſe voyoient ſupplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé juſqu'alors de concurrence. Les bénéfices de ſon commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-deſſus de cinquante-ſix millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des ſommes placées par les étrangers dans ſes fonds publics.

Les reſſorts de l'état étoient forcés. Les muſcles du corps politique éprouvant à la fois une tenſion violente, étoient en quelque maniere ſortis de leur place. C'étoit un moment de criſe. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles que faiſoit le gouvernement étoient néceſſaires, ſoit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir la maiſon de Bourbon, aigrie par

les humiliations de la derniere guerre, par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens, pour fixer & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole. Cette vue étoit ſage & juſte.

VIII. *L'Angleterre appelle ſes colonies à ſon ſecours.*

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à ſa défenſe & à ſa ſplendeur, ſelon l'étendue de leurs facultés, puiſque ce n'eſt que par la force publique que chaque claſſe peut conſerver l'entiere & paiſible jouiſſance de ce qu'elle poſſede. L'indigent y a ſans doute moins d'intérêt que le riche: mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale qu'il eſt appellé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumieres & la conduite des gouvernemens?

Du vice de la puiſſance légiſlative qui exagere l'entretien de la force publi-

que, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, reſſource de l'oiſiveté impuiſſante au milieu des ſoins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il eſt vrai, ſe donne aux beſoins publics: mais l'incapacité diſtraite les applique ſans jugement comme ſans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour ceſſer de l'être, ſouffre dans l'impôt une diſtribution injuſte, une perception qui n'eſt elle-même qu'une oppreſſion de plus. Alors tout ſentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les ſujets. Ceux qui levent

les revenus de l'état ne paroiſſent plus que les ennemis du citoyen. Il défend ſa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invaſion. Tout ce que la ruſe peut dérober à la force, paroît un gain légitime, & les ſujets corrompus par le gouvernement uſent de repréſailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils ſont eux-mêmes dupes & victimes. Le fiſc inſatiable & ardent, moins ſatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuſe, pourſuit avec cent mains ce qu'une ſeule oſe lui dérober. Il joint l'activité de la puiſſance à celle de l'intérêt. Les vexations ſe multiplient. Elles ſe nomment châtiment & juſtice; & le monſtre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiſſent. Heureux le ſouverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à ſon peuple un compte fidele de l'emploi des ſommes qu'il en exigeroit! Mais ce ſouverain n'a point encore paru, & ſans doute il ne ſe montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état

qui le protege, n'en eſt pas moins néceſſaire & ſacrée, & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies angloiſes de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple, & jamais le miniſtere Britannique n'avoit eu recours à elles, ſans en obtenir les ſecours qu'il ſollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mere-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiecles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette maniere de fournir leur contingent en hommes & en argent.

Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumés peut-être à mépriſer les hommes. Ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le ſont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux juſqu'à des vérités trop redoutables pour vous, & quand ils obéiſſent ne les faites pas ſouvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible ſera venu; dès qu'ils auront penſé qu'ils ne ſont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs ſont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu ſe rappro-

cher, s'entendre, & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet uſage nous déplaît ;* point de milieu, il vous faudra, par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans ; & votre autorité déſormais déteſtée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choiſir de la part des peuples que l'inſolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une adminiſtration ſage eſt donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions ſont la propriété plus chere des peuples, propriété plus chere que leur fortune même. Elle peut travailler ſans doute à les rectifier par les lumieres, à les changer par la perſuaſion, ſi elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'eſt pas permis de les contrarier ſans néceſſité ; & il n'y en eut jamais pour rejetter le ſyſtême adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, ſoit que les diverſes contrées de ce Nouveau-Monde fuſſent autoriſées, comme elles le ſouhaitoient, à envoyer des repréſentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens ſur les beſoins de tout l'empi-

re Britannique ; ſoit qu'elles continuaſſent à examiner dans leur propre ſein ce qui leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit réſulter aucun embarras pour le fiſc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude ; & ces provinces ſe ſeroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le ſecond, le miniſtere diſpoſant des dignités, des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphere que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes ; ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon remontoit par ſon origine juſqu'au regne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le

perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbécilles, dans des momens de ſervitude comme dans des tems d'anarchie, il le reclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous des Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux & livrer ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans: mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célebre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un roi déſpote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau ſouverain qu'elle venoit de choiſir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus ſacrée, ſans doute, que tant de droits imaginaires que la ſuperſtition voulut ſanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inſtrument & le rempart de ſa liberté. Elle penſoit, elle ſentoit que c'étoit la ſeule digue qui pût à jamais arrêter le deſpotiſme; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilege, le

condamne à l'oppreſſion; que les fonds levés en apparence pour ſa ſûreté, ſervent tôt ou tard à ſa ruine. L'Anglois, en fondant ſes colonies, avoit porté ces principes au-delà des mers; & les mêmes idées s'étoient tranſmiſes à ſes enfans.

Ah! ſi dans ces contrées mêmes de l'Europe, où l'eſclavage ſemble depuis long-tems s'être aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts; où le deſpotiſme des armées ſoutient le deſpotiſme des cours; où l'homme, enchaîné dès ſon berceau, garotté des doubles liens & de la ſuperſtition & de la politique, n'a jamais reſpiré l'air de la liberté: ſi dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au ſort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuſe qui a ſu en faire le fondement & la baſe de ſa conſtitution; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs peres? Ils ſavent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le ſol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un ſentiment favorable à ces idées. Diſperſés dans un continent immenſe; libres

comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, aux bords de ces forêts où tout eſt encore ſauvage & où rien ne rappelle ni la ſervitude ni la tyrannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés preſque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élevent & fortifient l'ame en donnant des mœurs ſimples, auſſi éloignés juſqu'à préſent de la richeſſe que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des beſoins.

C'eſt dans cet état ſur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & ſe montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui ſemble être le garant le plus ſûr de tous les autres. Telle étoit la réſolution des Américains.

IX. *L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.*

Soit que le miniſtere Britannique ignorât ces diſpoſitions ; ſoit qu'il eſpérât que ſes délégués réuſſiroient à les changer, il ſaiſit le moment d'une paix glo-

rieuſe pour exiger une contribution forcée de ſes colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuſe ou malheureuſe ſert toujours de prétexte aux uſurpations des gouvernemens, comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient moins de vaincre leurs ennemis que d'aſſervir leurs ſujets. L'an 1764 vit éclorre ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine,

le lin, le coton groſſierement travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpece de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandiſes ſont ſans débouché, augmentent ſon inquiétude. Les ennemis du miniſtere appuient ces mécontentemens; & l'acte du timbre eſt révoqué après deux années d'un mouvement convulſif, qui dans d'autres tems auroient allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies eſt de courte durée. Le parlement qui n'a réculé qu'avec une extrême répugnance, veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, ſoit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui ſont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent ſeptentrional ne ſont pas moins révoltés de cette innovation que de la premiere. Vainement leur dit-on que perſonne ne peut conteſter à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir ſur ſes exportations les droits qui conviennent à ſes intérêts, puiſqu'elle n'ôte point à ſes établiſſe-

mens, ſitués au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandiſes aſſervies aux nouvelles taxes. Ce ſubterfuge paroît une dériſion à des hommes qui, purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni ſe procurer par leur induſtrie, ni par des liaiſons étrangeres, les objets qu'on vient d'impoſer. Que ce ſoit dans l'ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut ſoit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la choſe, & que leur liberté ne ſeroit pas moins attaquée de cette maniere que de celle qu'on a repouſſée avec ſuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces ſophiſmes politiques leur paroiſſent ce qu'ils ſont, le maſque de la tyrannie.

Les nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais aviſé d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéïſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premieres aſſociations nationales leur étant inconnus,

toute réſiſtance à leur volonté leur paroît un crime. C'eſt principalement dans les états où les principes de légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un ſeul objet.

Il ſemble que la nature ſe venge de celui qui oſe ainſi la dégrader. Cette diſpoſition ſervile de l'ame s'étend à tout. Elle ſe fait un devoir de réſignation comme de baſſeſſe, & baiſant toutes les chaînes avec reſpect, tremble d'examiner ſes loix comme ſes dogmes. De même qu'une ſeule extravagance dans les opinions religieuſes ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus, une premiere uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins, qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités en matiere de culte & de politique ſe ſont introduites dans le monde pour écraſer les hommes. Auſſi le premier ſignal de la liberté chez les nations les a portés à ſécouer ces deux

jougs à la fois; & l'époque où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des peuples, & où le courage eſſaya de poſer les premieres bornes au deſpotiſme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloiſes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y ſavoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniſtere Britannique la violant, il falloit néceſſairement qu'un peuple tout compoſé de citoyens ſe ſoulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, ſans qu'aucune des taxes, qui bleſſoient ſi vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque choſe: mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné; & cette ſatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réſerve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entiérement la ſupériorité de la métropole ſur ſes colonies; car

ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

X. *Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéïe par ſes colonies. Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.*

Le miniſtere, trompé par ſes délégués, croyoit ſans doute les diſpoſitions changées dans le Nouveau-Monde, lorſqu'en 1773 il ordonna la perception de l'impôt ſur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces on arrête des remerciemens pour les navigateurs qui avoient refuſé de prendre ſur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle eſt adreſſée refuſent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque oſera la vendre. Là, on charge de la même flétriſſure ceux qui en conſerveront dans leurs magaſins. Pluſieurs contrées renoncent ſolemnellement à l'uſage de cette boiſſon. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reſte de cette feuille, juſqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou ſix millions, & il n'en fut pas débar-

qué une seule caisse. Boston fut le principal théatre de ce soulévement. Ses habitans détruisirent, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privileges étoit repoussée sans ménagement. Cette résistance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministere qui avoit des vengeances à exercer saisit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable, & il en demanda au parlement une punition sévere.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légere, & le 13 Mars 1774 il fut porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit

pas qu'elle n'amenât les Boſtoniens à cet eſprit de ſervitude qu'on avoit travaillé vainement juſqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perſévéroient dans leurs prétentions, leurs voiſins profiteroient avec empreſſement de l'interdit jetté ſur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-tems jalouſes de celles de Maſſachuſet, l'abandonneroient avec indifférence à ſon triſte ſort, & recueilleroient le commerce immenſe que ſes malheurs feroient refluer ſur elles. De cette maniere ſeroit rompue l'union de ces divers établiſſemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de conſiſtance au gré de la métropole.

L'attente du miniſtere fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que gronder au loin, ſe ſoumettent ſouvent lorſqu'il vient à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils peſent les avantages & les déſavantages de la réſiſtance; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs; qu'une terreur panique ſaiſit ceux qui ont tout

à perdre & rien à gagner ; qu'ils élevent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent ; que la diviſion s'éleve entre les eſprits, & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce ſang avec une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guere de complices que chez les peuples déja corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme, & conſent à être eſclave pour dominer ; à livrer un peuple pour partager ſa dépouille ; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'eſt ſur-tout l'indifférente & froide perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître : c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiecle & de la poſtérité à la jouiſſance

d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété vieillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurerent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la réſolution de ſoutenir leurs droits avec plus d'accord & de conſtance.

A Boſton, les eſprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentiſſent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privileges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté

devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet, & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſevelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe de Boſton; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de choſe près d'une réſiſtance ſi ſévérement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée; & que toute la grace, dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la derniere ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulévement général

néral ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit circuler dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

" Les ſévérités du parlement Britan-
„ nique contre Boſton, dit-on dans ces
„ imprimés, doivent faire trembler tou-
„ tes les provinces Américaines. Il ne
„ leur reſte plus qu'à choiſir entre le
„ fer, le feu, les horreurs de la mort,
„ & le joug d'une obéiſſance lâche &
„ ſervile. La voilà enfin arrivée cette
„ époque d'une révolution importante,
„ dont l'événement heureux ou funeſ-
„ te fixera à jamais les regrets ou l'ad-
„ miration de la poſtérité.

„ Serons-nous libres, ſerons-nous
„ eſclaves ? C'eſt de la ſolution de ce
„ grand problême que va dépendre,
„ pour le préſent, le ſort de trois mil-
„ lions d'hommes, & pour l'avenir la
„ félicité ou la miſere de leurs innom-
„ brables deſcendans.

„ Réveillez-vous donc, ô Améri-
„ cains ! jamais la région que vous ha-
„ bitez ne fut couverte d'auſſi ſombres
„ nuages. On vous appelle rebelles,
„ parce que vous ne voulez être taxés
„ que par vos repréſentans. Juſtifiez
„ cette prétention par votre courage,
„ ou ſcellez-en la perte de tout votre
„ ſang.

„ Il n'eſt plus tems de délibérer.
„ Lorſque la main de l'oppreſſeur tra-
„ vaille ſans relâche à vous forger des
„ chaînes, le ſilence ſeroit un crime
„ & l'inaction une infamie. La conſer-
„ vation des droits de la république,
„ voilà la loi ſuprême. Celui-là ſeroit
„ le dernier des eſclaves qui, dans le
„ péril où ſe trouve la liberté de l'A-
„ mérique, ne feroit pas tous ſes efforts
„ pour la conſerver ".

Cette diſpoſition étoit commune : mais l'objet important, la choſe difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il ſe formât un concert de volontés qui donnât aux réſolutions de la dignité, de la force, de la conſiſtance. C'eſt ce concert qui, d'une multitude de parties éparſes & toutes faciles à

briſer, compoſe un tout dont on ne vient point à bout, ſi l'on ne réuſſit à le diviſer, ou par la force ou par la politique. La néceſſité de ce grand enſemble fut ſaiſie par les provinces de New-Hampshire, de Maſſachuſet, de Rhode-Iſland, de Connecticut, de New-Yorck, de New-Jerſey, des trois comtés de la Delaware, de Penſilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auquelles ſe joignit depuis la Géorgie, envoyerent dans le mois de Septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ſes colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne ſont plus quelques particuliers qui oppoſent une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'eſt la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réſolutions priſes de part & d'autre échauffent de plus en plus les eſprits. L'animoſité augmente. Tout eſpoir de conciliation s'é-

vanouit. Des deux côtés on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémiſphere s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embraſement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton, dans la nuit du 18 Avril 1775, un détachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidement ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivans, des combats plus réguliers. Warren devient une

des victimes de ces actions meurtrieres & dénaturées. Le congrès honore ſa cendre.

" Il n'eſt point mort, dit l'orateur, „ il ne mourra pas cet excellent ci- „ toyen. Sa mémoire ſera éternelle- „ ment préſente, éternellement chere „ à tous les gens de bien, à tous ceux „ qui aimeront leur patrie. Dans le „ cours borné d'une vie de trente-trois „ ans, il avoit déployé les talens de „ l'homme d'état, les vertus d'un ſéna- „ teur, l'ame du héros.

„ Vous tous, qu'un même intérêt „ anime, approchez-vous du corps ſan- „ glant de Warren. Lavez de vos pleurs „ ſes bleſſures honorables : mais ne „ vous arrêtez pas trop long-tems au- „ près de ce cadavre inanimé. Retour- „ nez dans vos demeures pour y faire „ déteſter le crime de la tyrannie. Qu'à „ cette peinture horrible, les cheveux „ de vos enfans ſe dreſſent ſur leurs „ têtes ; que leurs yeux s'enflamment ; „ que leurs fronts deviennent mena- „ çans ; que leurs bouches expriment „ l'indignation. Alors, alors, vous leur „ donnerez des armes, & votre der- „ nier vœu ſera qu'ils reviennent vain-

» queurs, ou qu'ils finissent comme » Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachuset se répétoient dans les autres provinces. Les scenes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques: mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissoient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en est donné à George Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau général vole à Massachuset,

pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les miſeres, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 Mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

XI. *Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.*

Ce ſuccès fut le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la deſirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été tranſplantés en Amérique par la philoſophie. On ſe ſervoit contre la métropole de ſes propres lumieres, & l'on diſoit:

Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme jetté comme au haſard ſur

ce globe ; environné de tous les maux de la nature ; obligé ſans ceſſe de défendre & de protéger ſa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la ſtérilité de la terre qui lui refuſe des alimens, ou ſa malheureuſe fécondité qui fait germer ſous ſes pas des poiſons ; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui diſputent ſon ſéjour & ſa proie, & le combattant lui-même, ſemblent vouloir ſe rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, ſeul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour ſa conſervation. Il a donc fallu qu'il ſe réunît & s'aſſociât avec ſes ſemblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'eſt par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à ſon uſage, contenu les fleuves, aſſervi les mers, aſſuré ſa ſubſiſtance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le ſervir, & repouſſé les autres loin de ſon empire, au fond des déſerts ou

des bois, où leur nombre diminue de ſiecle en ſiecle. Ce qu'un homme ſeul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage. Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La ſociété eſt la premiere, elle eſt dans ſon origine indépendante & libre ; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander ; c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique ; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entiere à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne ; le gouvernement, comme

on le fait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux; cela n'eſt pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'eſt que des droits où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle ſanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes reſſources; cela n'eſt pas. Que nous étions doués indiſtinctement des mêmes moyens de défenſe; cela n'eſt pas: & je ne ſais pas en quel ſens il peut être vrai que nous jouiſſons des mêmes qualités d'eſprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement: & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure légiſlation, ce n'eſt pas de la détruire; c'eſt d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ſes enfans en marâtre; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie? Je ne crois pas qu'on puiſſe le nier, ſur-tout ſi l'on remonte à un tems antérieur à toute légiſlation, tems

où l'on verra l'homme auſſi paſſionné, auſſi déraiſonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les légiſlateurs ſe ſont-ils donc propoſé? D'obvier à tous les déſaſtres de ce germe développé, par une ſorte d'égalité artificielle, qui ſoumît ſans exception les membres d'une ſociété à une ſeule autorité impartiale. C'eſt un glaive qui ſe promene indiſtinctement ſur toutes les têtes: mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être phyſique qui le tînt.

Qu'en eſt-il réſulté? C'eſt que l'hiſtoire de l'homme civiliſé n'eſt que l'hiſtoire de ſa miſere. Toutes les pages en ſont teintes de ſang, les unes du ſang des oppreſſeurs, les autres du ſang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme ſe montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes eſpeces d'animaux ſubſiſtent aux dépens les unes des autres: mais les ſociétés des hommes n'ont pas ceſſé de s'attaquer. Dans une même ſociété, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne ſoit dévorée, quelles qu'aient été ou que ſoient les formes du gouverne-

nient ou d'égalité artificielle qu'on ait oppoſées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue, ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans? Il n'en eſt rien, & il eſt impoſſible que vous Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rebellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes, & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations qui amenent les troubles civils. Point de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce

ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-tems qui les déterminera à la changer; mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appellera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre, & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né, pour celui qui eſt à des ſiecles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux ſeroit ſans remede. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi:

Qu'il n'eſt nulle forme de gouver-

nement, dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit, autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé, qui ſe dévoue à une miſere éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans, les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité dans ce monde a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation même la plus ombra-

geuſe, chez vous Anglois, oui, chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être, mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens : je lui ai entendu dire que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais ſouverain, ou du moins un mauvais miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convenoit à un peuple qui oſoit ſe croire ou s'appeller libre ; & cependant une adminiſtration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuſe, vous précipite impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos eſpeces circulantes eſt peu conſidérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez ſous toutes ſortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramaſſé dans votre tréſor, ſuffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne ſait par quel incroyable preſtige cette monnoie fictive ſe ſoutient. L'événement le plus

frivole peut du ſoir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute ſubite. Les ſuites affreuſes qu'auroit ce manque de foi, ſont au-deſſus de notre imagination. Et voilà l'inſtant qu'on vous déſigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'eſt-à-dire, pour vous ſuſciter à vous-mêmes une guerre injuſte, inſenſée, ruineuſe. Que deviendrez-vous, lorſqu'une branche importante de votre commerce ſera détruite; lorſque vous aurez perdu un tiers de vos poſſeſſions; lorſque vous aurez maſſacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorſque vos forces ſeront épuiſées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorſque votre dette ſera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le ſang des Américains retombera tôt ou tard ſur vos têtes. Son effuſion ſera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rebelles.....* Des rebelles! & pourquoi? parce qu'ils ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de

ſon gouvernement, de ſes loix, de ſon commerce ; l'impoſer comme il lui plaît ; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf, oui il eſt ſerf ; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne ; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets..... Vos ſujets ?

pas plus que les habitans de la province de Galles, ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre, ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendans; & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre..... La vôtre! c'eſt ainſi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de conceſſion de chartes, qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître, ce qu'en conſéquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel.

Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte ſigné par leurs ancêtres ? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappellez les deſcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenſeurs ; nous nous ſommes endettés pour eux..... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du ſultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions ; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre ; en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qui gênoient leur induſtrie, aux reſtrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas ſecourus ? Ne ſe ſont-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorſque vous leur avez adreſſé vos deman-

des, comme il convient d'en uſer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus, ſi ce n'eſt lorſque leur appuyant la baïonnette ſur la poitrine, vous leur avez dit: *vos tréſors ou la vie; mourez ou ſoyez mes eſclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaiſans, vous avez le droit d'être oppreſſeurs ? Quoi ! les nations auſſi ſe feront-elles de la reconnoiſſance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne ſoit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs ſupporter des tyrans. Pour eux, il eſt beau, il eſt magnifique ſans doute de conſentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations eſt différente. Le bonheur public eſt la premiere loi, comme le premier devoir. La premiere obligation de ces grands corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'Etat, chaque nouveau citoyen qui vient reſpirer l'air de la patrie qu'il s'eſt faite, ou que lui a

donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puiſſe jouir. Toute obligation qui ne peut ſe concilier avec celle-là eſt rompue. Toute réclamation contraire eſt un attentat à ſes droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ſes ancêtres, s'il eſt deſtiné lui-même à être victime? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette uſuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entiere & ſa poſtérité, c'eſt renverſer toutes les idées d'ordre & de politique; c'eſt trahir toutes les loix de la morale, en invoquant ſon nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre? Commandez-vous à Hanovre? Toutes les républiques de la Grece furent liées par des ſervices réciproques: aucune exigea-t-elle en reconnoiſſance le droit de diſpoſer de l'adminiſtration de la république obligée?

Notre honneur eſt engagé..... Dites celui de vos mauvais adminiſtrateurs, & non le vôtre. En quoi conſiſte le véritable honneur de celui qui s'eſt trompé? Eſt-ce à perſiſter dans ſon erreur ou à la reconnoître? Celui qui

revient au ſentiment de la juſtice, a-t-il à rougir ? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richeſſe eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes ? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, ſubjugués par l'opulence, vos armes ſeroient devenues inutiles. Mais quel inſtant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conſerver.

Mais plus tard ils ſeroient devenus plus nombreux..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'aſſerviſſement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le ſouvenir de vos atrocités ſera récent, & le fruit vous en ſera ravi. Alors, il ne vous reſtera que la honte & le remords. Il eſt un décret de la nature que vous ne changerez pas ; c'eſt que les grandes maſſes donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, ſi alors les Américains entreprenoient ſur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui ſur eux, que diriez-vous ? Préciſément ce qu'ils vous

disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions..... Les ont-ils faites? Peuvent-ils les changer?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées ou vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous...; Ne l'êtes-vous pas d'eux?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous.... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux.... Ce seroit un grand malheur:

mais les égorger pour vous en tirer, c'eſt un ſingulier expédient.

C'eſt pour leur intérêt, c'eſt pour leur bien que nous ſéviſſons contre eux, comme on ſévit contre des enfans inſenſés.... Leur intérêt! leur bien! Et qui vous a conſtitués juges de ces deux objets qui les touchent de ſi près, & qu'ils doivent connoître mieux que vous? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maiſon d'un autre, par la raiſon qu'il eſt lui homme de beaucoup de ſens, & que perſonne n'eſt plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez ſon voiſin, ne ſeroit-on pas en droit de le prier de ſe retirer, & de ſe mêler de ſes propres affaires? Et ſi les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui ſous prétexte de régir voulût uſurper? S'il ne cachoit ſous le maſque de la bienveillance que des vues pleines d'injuſtice, telles, par exemple, que de ſe tirer de preſſe aux dépens de ſon concitoyen?

Nous ſommes la mere-patrie.... Quoi, toujours les noms les plus ſaints pour ſervir de voile à l'ambition & à l'intérêt!

térêt ! La mere-patrie ! Rempliſſez-en donc les devoirs. Au reſte, la colonie eſt formée de différentes nations, entre leſquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuſeront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un tems où l'autorité des peres & des meres ſur leurs enfans ceſſe ; & ce tems eſt celui où les enfans peuvent ſe pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir ſous une tutele qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutele ne ſe changeoit pas pour nous en une contrainte inſupportable ; ſi notre avantage n'étoit pas ſans ceſſe ſacrifié au vôtre ; ſi nous n'avions pas à ſouffrir une foule d'oppreſſions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; ſi la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caracteres avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'inſolence de tyrans ſubalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent ſe dédommager

dans un Nouveau-Monde en y exerçant une puiſſance trop ſouvent arbitraire. Vous êtes la mere-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naiſſantes. La nature, en nous favoriſant, trompe vos vœux ſecrets, ou plutôt, vous voudriez que nous reſtaſſions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fuſſions des eſclaves robuſtes pour vous ſervir & fournir ſans ceſſe à votre avidité de nouvelles ſources de richeſſes. Eſt-ce donc là une mere? eſt-ce une patrie? Ah! dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un inſtinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mere, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En ſouſcrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils ſeroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils ſe corrompent? Si vous penchez vers l'eſclavage, faut-il auſſi qu'ils vous imitent? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne confereriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puiſ-

ſance, à votre ſouverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur deſpote, comme vous l'avez déclaré, par un acte ſolemnel, deſpote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifiaſſent cette extravagante conceſſion ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéiſſent au ſouverain que vous leur auriez donné, & qu'ils priſſent les armes contre vous s'il l'ordonnoit? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, ſi votre gouvernement ſe perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les aſſujettir à une conſtitution vicieuſe ?

Vicieuſe ou non, cette conſtitution, nous l'avons, & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois: ſans quoi chacune de nos provinces ſe gouvernant à ſa maniere, ayant ſes loix & prétendant à l'indépendance, nous ceſſons de former un corps national, & nous ne ſommes

plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte.....

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilege qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilege. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilege, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger, & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour

le contraindre à y renoncer. Vos ports ſont ouverts à toutes les nations, & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandiſes ſe rendent partout où il vous plaît, & les leurs ſont forcées de paſſer chez vous. Vous manufacturez, & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers, & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achetent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparaſſent ſes pertes. Et vous les appellez vos concitoyens; & c'eſt ainſi que vous les invitez à recevoir votre conſtitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous ſemble ſi néceſſaire n'eſt que celle des animaux imbécilles de la fable, entre leſquels vous vous êtes réſervé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiſſés entraîner à remplir de ſang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perſuader que tant de forfaits n'ont

pas été les conſéquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace aménéroit tremblans & conſternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes puſillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raiſon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave ſecouant le joug Eſpagnol; & ce joug, vous ſeriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos compatriotes, vos freres, ceux qui ſentoient votre ſang circuler dans leurs veines, euſſent préféré d'en arroſer la terre & de mourir plutôt que de vivre eſclaves? Un étranger, ſur lequel vous euſſiez formé les mêmes prétentions, vous auroit déſarmés, ſi, vous montrant ſa poitrine nue, il vous eût dit: *enfonce le poignard ou laiſſe-moi libre;* & vous égorgez votre frere; & vous l'égorgez ſans remords parce qu'il eſt votre frere! Anglois! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de ſa liberté & attentant à la

liberté d'autrui? Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'eſt l'homme libre? Hélas! nous n'y ſommes que trop diſpoſés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, ſi vous êtes les plus forts, c'eſt que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élevent de toutes les contrées de la terre.

Puiſque les mers n'ont pas englouti vos fiers ſatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'éleve dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le ſalut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains! qu'on voie inceſſamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en eſt tems; expiez l'ancien fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu,

qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura verſé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité les lira un jour avec un ſaint reſpect: elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

XII. *Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.*

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en

leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer, le voici.

" Je ne vous parlerai point, Meſ-
„ ſieurs, de la juſtice ou de l'injuſtice
„ de vos prétentions. Je ne ſuis pas
„ aſſez étranger aux affaires publiques
„ pour ignorer que cet examen préli-
„ minaire & ſacré dans toutes les au-
„ tres circonſtances de la vie, ſeroit
„ déplacé & ridicule dans celle-ci. Je
„ ne rechercherai point quel eſpoir
„ vous pouvez avoir de réuſſir, & ſi
„ vous ſerez les plus forts, quoique
„ ce ſujet vous parût peut-être de quel-
„ que importance, & que je puſſe vrai-
„ ſemblablement m'en promettre votre
„ attention. Je ferai plus. Je ne com-
„ parerai point les avantages de votre
„ ſituation ſi elle réuſſit, avec les ſui-
„ tes qu'elle aura ſi vous manquez de
„ ſuccès. Je ne vous demanderai point
„ juſqu'à quand vous avez réſolu de
„ ſervir vos ennemis. Mais je ſuppo-
„ ſerai tout d'un coup que vous avez
„ réduit vos colonies au degré de ſer-
„ vitude que vous en exigez. Appre-
„ nez-moi ſeulement comment vous les
„ y fixerez. Par une armée ſubſiſtante?
„ Mais cette armée qui vous épuiſera

„ d'hommes & d'argent, ſuivra-t-elle
„ ou ne ſuivra-t-elle pas l'accroiſſement
„ de la population ? Il n'y a que deux
„ réponſes à faire à ma queſtion, & de
„ ces deux réponſes, l'une me ſemble
„ abſurde, & l'autre vous ramene au
„ point où vous êtes. J'y ai beaucoup
„ réfléchi, & ſi je ne me trompe, j'ai
„ découvert le ſeul parti raiſonnable &
„ ſûr que vous ayez à prendre. C'eſt
„ auſſi-tôt que vous vous ſerez rendus
„ les maîtres d'arrêter les progrès de
„ la population, puiſqu'il vous paroît
„ plus avantageux, plus honnête &
„ plus décent de dominer ſur un petit
„ nombre d'eſclaves, que d'avoir pour
„ égaux & pour amis une nation d'hom-
„ mes libres.

„ Mais, me demanderez-vous, com-
„ ment arrête-t-on les progrès de la
„ population ? L'expédient pourroit ré-
„ volter des ames foibles, des eſprits
„ puſillanimes : mais heureuſement il
„ n'en eſt point dans cette auguſte aſ-
„ ſemblée. C'eſt d'égorger ſans pitié la
„ plus grande partie de ces indignes re-
„ belles, & de réduire le reſte à la con-
„ dition des negres. Ces braves & gé-
„ néreux Spartiates, ſi vantés dans les

„ hiſtoires anciennes & modernes, vous
„ en ont donné l'exemple. Comme eux,
„ la tête enveloppée de leur manteau,
„ nos concitoyens & nos ſatellites iront
„ la nuit clandeſtinement maſſacrer les
„ enfans de nos Ilotes à côté de leurs
„ peres, ſur le ſein de leurs meres, &
„ ne laiſſeront vivre que le nombre
„ ſuffiſant pour leurs travaux & notre
„ ſûreté ".

Anglois! vous frémiſſez à cette horrible propoſition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le reſſentiment, excité par vos barbaries, peut ſe calmer; ſi les Américains peuvent fermer les yeux ſur les ravages qui les entourent; ſi en marchant ſur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, ſur les oſſemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes; ſi en reſpirant l'odeur du ſang que vos mains ont verſé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre deſpotiſme; s'il leur eſt permis de prendre la moindre confiance dans vos diſcours, & de ſe perſuader que vous avez ſincérement renoncé à l'injuſtice

de vos prétentions, commencez par rappeller vos aſſaſſins ſoudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaiſſeaux de leurs côtes, & s'il eſt un citoyen ſage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans ſa main, qu'il ſe préſente & qu'il diſe.

" O vous, nos concitoyens & nos
» anciens amis, permettez-nous ce ti-
» tre, nous l'avons profané, mais no-
» tre repentir nous rend dignes de le
» reprendre, & nous aſpirons déſor-
» mais à la gloire de le conſerver. Nous
» confeſſons en préſence de ce ciel &
» de cette terre qui en ont été les té-
» moins, nous confeſſons que nos pré-
» tentions ont été injuſtes & nos pro-
» cédés barbares. Oubliez-les comme
» nous. Relevez vos remparts & vos
» fortereſſes. Raſſemblez-vous dans vos
» paiſibles habitations. Effaçons juſ-
» qu'à la derniere goutte du ſang qui
» a coulé. Nous admirons l'eſprit gé-
» néreux qui vous a dirigés. C'eſt le
» même auquel dans des circonſtances
» ſemblables nous avons dû notre ſa-
» lut. Oui, c'eſt à ces marques ſur-
» tout que nous vous reconnoiſſons

„ pour nos concitoyens & pour nos
„ freres. Vous voulez être libres ; ſoyez
„ libres. Soyez-le dans toute l'étendue
„ que nous avons attachée nous-mê-
„ mes à ce nom ſacré. Ce n'eſt pas de
„ nous que vous tenez ce droit. Nous
„ ne pouvons ni vous le donner, ni
„ vous le ravir. Vous l'avez reçu com-
„ me nous de la nature, que le crime
„ & le fer des tyrans peuvent combat-
„ tre, mais que le crime & le fer des
„ tyrans ne peuvent détruire. Nous ne
„ prétendons à aucune ſorte de ſupé-
„ riorité ſur vous. Nous n'aſpirons qu'à
„ l'honneur de l'égalité. Cette gloire
„ nous ſuffit. Nous connoiſſons trop
„ bien le prix ineſtimable de nous gou-
„ verner par nous-mêmes, pour vou-
„ loir déſormais vous en dépouiller.

„ Maîtres & arbitres ſuprêmes de
„ votre légiſlation, ſi vous pouvez
„ dans vos états vous créer un meil-
„ leur gouvernement que le nôtre,
„ nous vous en félicitons d'avance. Vo-
„ tre bonheur ne nous inſpirera d'au-
„ tre ſentiment que le deſir de vous
„ imiter. Formez-vous des conſtitu-
„ tions adaptées à votre climat, à vo-
„ tre ſol, à ce monde nouveau que vous

„ civiliſez. Qui peut mieux connoître
„ que vous vos propres beſoins ? Des
„ ames fieres & vertueuſes telles que
„ les vôtres ne doivent obéir à d'au-
„ tres loix qu'à celles qu'elles ſe don-
„ neront elles-mêmes. Tout autre joug
„ ſeroit indigne d'elles. Réglez vous-
„ mêmes vos taxes. Nous ne vous de-
„ mandons que de vous conformer à
„ notre uſage dans l'aſſiete de l'impôt.
„ Nous vous préſenterons l'état de nos
„ beſoins, & vous aſſignerez de vous-
„ mêmes la juſte proportion entre vos
„ ſecours & vos richeſſes.

„ D'ailleurs, exercez votre induſtrie,
„ comme nous exerçons la nôtre ; exer-
„ cez-la ſans limites. Mettez à profit
„ les bienfaits de la nature & les con-
„ trées fécondes que vous habitez. Que
„ le fer de vos mines, les laines de vos
„ troupeaux, la dépouille des animaux
„ ſauvages errans dans vos bois, fa-
„ çonnés dans vos manufactures, pren-
„ nent ſous vos mains une valeur nou-
„ velle. Que vos ports ſoient libres.
„ Allez expoſer vos denrées & les pro-
„ ductions de vos arts dans toutes les
„ parties du monde ; allez chercher
„ celles dont vous avez beſoin. C'eſt

„ un de nos privileges, qu'il ſoit auſſi
„ le vôtre. L'empire de l'océan, que
„ nous avons conquis par deux ſiecles
„ de grandeur & de gloire, vous ap-
„ partient comme à nous. Nous ſerons
„ unis par les liens du commerce. Vous
„ nous apporterez vos productions que
„ nous accepterons de préférence à cel-
„ les de tous les autres peuples, & nous
„ eſpérons que vous préférerez les nô-
„ tres à celles de l'étranger, ſans toute-
„ fois que vous y ſoyez aſtreints par
„ aucune loi, que par celle de l'inté-
„ rêt commun, & le titre de concitoyens
„ & d'amis.

„ Que vos vaiſſeaux & les nôtres,
„ décorés du même pavillon, couvrent
„ les mers, & que des deux côtés il
„ s'éleve des cris de joie, lorſque ces
„ vaiſſeaux amis ſe rencontreront au
„ milieu des déſerts de l'océan. Que
„ la paix renaiſſe, que la concorde dure
„ à jamais entre nous. Nous concevons
„ enfin que la chaîne d'une bienveil-
„ lance réciproque eſt la ſeule qui puiſſe
„ lier des empires auſſi éloignés, & que
„ tout autre principe d'unité ſeroit in-
„ juſte & précaire.

„ Que ſur ce nouveau plan d'une

» amitié éternelle, l'agriculture, l'in-
» duſtrie, les loix, les arts, & la pre-
» miere de toutes les ſciences, celle de
» faire le plus grand bien des états &
» & des hommes, ſe perfectionne par-
» mi vous. Que le récit de votre bon-
» heur appelle autour de vos habitations
» tous les infortunés de la terre. Que
» les tyrans de tous les pays, que tous
» les oppreſſeurs, ou politiques ou ſa-
» crés, ſachent qu'il exiſte un lieu dans
» le monde où l'on peut ſe dérober à
» leurs chaînes; où l'humanité flétrie
» a relevé ſa tête; où les moiſſons croiſ-
» ſent pour le pauvre; où les loix ne
» ſont plus que le garant de la félici-
» té; où la religion eſt libre & la conſ-
» cience a ceſſé d'être eſclave; où la
» nature enfin ſemble vouloir ſe juſti-
» fier d'avoir créé l'homme, & le gou-
» vernement ſi long-tems coupable ſur
» toute la terre répare enfin ſes crimes.
» Que l'idée d'un pareil aſyle épouvante
» les deſpotes & leur ſerve de frein:
» car ſi le bonheur des hommes leur
» eſt indifférent, ils ſont du-moins am-
» bitieux & avares, & veulent conſer-
» ver, & leur pouvoir, & leurs ri-
» cheſſes.

„ Nous-mêmes, ô nos concitoyens,
„ ô nos amis, nous-mêmes nous pro-
„ fiterons de votre exemple. Si notre
„ conſtitution s'altéroit; ſi la richeſſe
„ publique corrompoit la cour, & la
„ cour la nation; ſi nos rois à qui
„ nous avons donné tant d'exemples
„ terribles les oublioient enfin; ſi nous
„ étions menacés, nous qui étions un
„ peuple auguſte, de ne devenir que le
„ plus lâche & le plus vil des trou-
„ peaux, en nous vendant nous-mêmes:
„ le ſpectacle de vos vertus & de vos
„ loix pourroit nous ranimer. Il rap-
„ pelleroit à nos cœurs avilis, & le prix
„ & la grandeur de la liberté; & s'il
„ faut que cet exemple devienne im-
„ puiſſant; s'il faut que l'eſclavage, ſuite
„ de la corruption vénale, s'établiſſe
„ un jour dans ce même pays, qui a
„ été inondé de ſang pour la cauſe de
„ la liberté, & où nos peres ont vu
„ les échafauds dreſſés pour les tyrans:
„ alors nous abandonnerons en foule
„ cette terre ingrate livrée au deſpotiſ-
„ me, & nous laiſſerons le monſtre ré-
„ gner ſur un déſert. Vous nous rece-
„ vrez alors en qualité d'amis & de
„ freres. Vous partagerez avec nous ce

„ ſol, cet air libre comme les ames de
„ leurs généreux habitans; & graces à
„ vos vertus, nous retrouverons encore
„ l'Angleterre & une patrie.

„ Voilà, braves concitoyens, & notre
„ eſpérance & nos vœux. Recevez donc
„ nos ſermens, gages d'une ſi ſainte
„ alliance. Invoquons, pour rendre ce
„ traité plus ſolemnel, invoquons nos
„ ancêtres communs, qui tous ont été
„ animés de l'eſprit de liberté comme
„ vous, & n'ont pas craint de mourir
„ pour la défendre. Atteſtons la mé-
„ moire des fondateurs illuſtres de vos
„ colonies, celle de vos auguſtes légiſ-
„ lateurs, du philoſophe Locke, qui le
„ premier ſur la terre fit un code de
„ tolérance, du vénérable Penn, qui le
„ premier fonda une ville de freres.
„ Les ames de ces grands hommes, qui
„ dans ce moment, ſans doute, ont
„ les yeux fixés ſur nous, ſont dignes
„ de préſider à un traité qui doit aſſu-
„ rer la paix de deux mondes. Jurons
„ en leur préſence, jurons ſur ces mê-
„ mes armes avec leſquelles vous nous
„ avez combattus, de reſter à jamais
„ unis & fideles; & quand nous aurons
„ prononcé tous enſemble un ſerment de

„ paix, prenez alors ces mêmes armes,
„ transportez-les dans un dépôt sacré, où
„ les peres les montreront à chaque gé-
„ nération nouvelle; & là, gardez-les
„ fidelement d'âge en âge pour les tour-
„ ner un jour contre le premier, soit
„ Anglois, soit Américain, qui osera
„ proposer de rompre cette alliance,
„ également utile, également honora-
„ ble pour les deux peuples ".

A ce discours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionale retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendrissement le nom de leurs freres Anglois, le nom de la mere-patrie. Les feux de la joie succedent aux incendies de la discorde; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer? La raison s'y fera-t-elle entendre, ou persévérera-t-il dans sa folie? Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie des ministres? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour? J'assiste aux délibé-

rations de vos chambres. Ces lieux révérés retentiſſent de harangues pleines de modération & de ſageſſe. La douce perſuaſion y paroit couler des levres des orateurs les plus diſtingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur eſt rempli d'eſpoir. Tout-à-coup une voix, organe du deſpotiſme & de la guerre, ſuſpend cette émotion délicieuſe.

" Anglois, s'écrie un déclamateur
» forcené, pouvez-vous balancer un
» moment? Ce ſont vos droits, vos in-
» térêts les plus importans; c'eſt la
» gloire de votre nom qu'il faut dé-
» fendre. Ces grands biens ne ſont pas
» attaqués par une puiſſance étrangere.
» Un ennemi domeſtique les menace.
» Le danger eſt plus grand, l'outrage
» eſt plus ſenſible.

» Entre deux peuples rivaux & ar-
» més pour des prétentions mutuelles,
» la politique peut quelquefois ſuſpen-
» dre les combats. Contre des ſujets
» rebelles, la plus grande faute eſt la
» lenteur, toute modération eſt foi-
» bleſſe. L'étendard de la révolte fut
» levé par l'audace, qu'il ſoit déchiré
» par la force. Tombe, tombe ſur les

„ mains qui l'ont déployé, le glaive
„ de la juſtice. Hâtons-nous. Pour
„ étouffer les révolutions, il eſt un
„ premier moment qu'il faut ſaiſir. Ne
„ donnons pas aux eſprits étonnés, le
„ tems de s'accoutumer à leur crime;
„ aux chefs, le tems d'affermir leur
„ pouvoir; au peuple, celui d'appren-
„ dre à obéir à de nouveaux maîtres.
„ Le peuple, dans la révolte, eſt preſ-
„ que toujours entraîné par un mou-
„ vement étranger. Ni ſa fureur, ni
„ ſa haine, ni ſon amour ne lui ap-
„ partiennent. On lui donne ſes paſ-
„ ſions comme ſes armes. Déployons
„ à ſes yeux la force & la majeſté de
„ l'empire Britannique. Il va tomber
„ à nos pieds; il paſſera en un inſtant
„ de la terreur au remords; du re-
„ mords à l'obéiſſance. S'il faut uſer de
„ la ſévérité des armes, point de mé-
„ nagement. Dans la guerre civile, la
„ pitié eſt la plus fauſſe des vertus. Le
„ glaive une fois tiré ne doit plus s'ar-
„ rêter que par la ſoumiſſion. C'eſt à
„ eux déſormais à répondre au ciel &
„ à la terre de leurs propres malheurs.
„ Songez qu'une ſévérité paſſagere,
„ dans ces contrées rebelles, doit nous

„ assurer l'obéissance & la paix pour „ des siecles.

„ Pour suspendre nos coups, pour „ désarmer nos bras, on nous dit, on „ nous répete que ce pays est peuplé „ de nos concitoyens, de nos amis, „ de nos freres. Quoi, invoquer en „ leur faveur des noms qu'ils ont ou- „ tragés, des liens qu'ils ont rompus! „ Ces noms, ces liens sacrés sont ce „ qui les accuse & qui les rend coupa- „ bles. Depuis quand ces titres si révé- „ rés n'imposent-ils des devoirs qu'à „ nous? Depuis quand des enfans ré- „ belles ont-ils le droit de s'armer con- „ tre leur mere, de lui ravir son hé- „ ritage, de déchirer son sein? Ils par- „ lent de liberté. Je respecte ce nom „ comme eux: mais cette liberté est-elle „ de l'indépendance? Est-elle le droit „ de renverser une législation établie „ & fondée depuis deux siecles? Est- „ elle le droit d'usurper tous les nô- „ tres? Ils parlent de liberté, & moi „ je parle de la suprématie & de la „ puissance souveraine de l'Angleterre.

„ Quoi, s'ils avoient à former quel- „ ques plaintes, s'ils refusoient de por- „ ter avec nous une foible portion du

„ fardeau qui nous accable, & de s'aſ-
„ ſocier à nos charges comme nous les
„ aſſocions à notre grandeur, n'avoient-
„ ils d'autre voie que celle de la ré-
„ volte & des armes! On les appelle
„ nos concitoyens & nos amis, & moi
„ je ne vois en eux que les perſécu-
„ teurs & les ennemis les plus cruels
„ de notre patrie. Nous avons des an-
„ cêtres communs; oui, ſans doute:
„ mais ces reſpectables aïeux, je les
„ évoque moi-même avec confiance. Si
„ leurs ombres pouvoient reprendre ici
„ leur place, leur indignation égale-
„ roit la nôtre. Avec quel courroux
„ ces vertueux citoyens entendroient
„ que ceux de leurs deſcendans qui ſe
„ ſont fixés au-delà des mers n'ont pas
„ plutôt ſenti leurs forces, qu'ils en
„ ont fait le coupable eſſai contre leur
„ patrie; qu'ils ſe ſont armés contre
„ elle de ſes propres bienfaits? Oui
„ tous, juſqu'à cette ſecte pacifique à
„ qui ſon fondateur inſpira le devoir
„ de ne jamais tremper ſes mains dans
„ le ſang; eux qui ont reſpecté les
„ jours & les droits des peuples ſau-
„ vages; eux qui par enthouſiaſme de
„ l'humanité ont briſé les fers de leurs

„ eſclaves: aujourd'hui également in-
„ fideles à leur pays & à leur religion.
„ ils arment leurs mains pour le car-
„ nage; & c'eſt contre vous. Ils trai-
„ tent tous les hommes de freres; &
„ vous, vous ſeuls de tous les peuples
„ êtes exclus de ce titre. Ils ont appris
„ au monde que les ſauvages Améri-
„ cains, que les negres de l'Afrique
„ leur ſont déſormais moins étrangers
„ que les citoyens de l'Angleterre.

„ Armez-vous. Vengez vos droits
„ offenſés. Vengez votre grandeur tra-
„ hie. Déployez cette puiſſance qui ſe
„ fait redouter dans l'Europe, dans l'A-
„ frique & dans l'Inde, qui a ſi ſou-
„ vent étonné l'Amérique elle-même;
„ & puiſqu'entre un peuple ſouverain
„ & le ſujet qui ſe révolte, il n'y a
„ plus déſormais d'autre traité que la
„ force, que la force décide. Conſer-
„ vez, reprenez cet univers qui vous
„ appartient, & que l'ingratitude &
„ l'audace veulent vous ravir ".

XIII. *L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force.*

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans

la

la plupart des repréſentans du peuple le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une maniere plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On leve des armées ; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes elles-mêmes autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'avoient encore oſé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire ſous les ailes duquel ils avoient proſpéré. Le bruit

des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphere pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Ce fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *le sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célebre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siecles. Le présent va décider d'un long avenir; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphere, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix: tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la premiere goutte de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un

jour nous a transporté dans un siecle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante; elle est devenue dangereuse pour une nation déja formée. L'enfance a besoin d'être soutenue; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix: voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne ſur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainſi le veut la nature, la néceſſité & le tems. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une conſtitution paſſagere ; & nous ne léguerons à notre poſtérité qu'un état incertain, des diſſentions & des dettes. Si nous voulons aſſurer ſon bonheur, ſéparons-nous. Si nous ſommes peres, ſi nous aimons nos enfans, ſéparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre eſt trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverſer deux mille lieues pour demander des loix, pour reclamer juſtice, pour nous juſtifier de crimes imaginaires, pour ſolliciter avec baſſeſſe la cour & les miniſtres d'un climat étranger ! Quoi, attendre pendant des années chaque réponſe, & ſi trop ſouvent encore c'étoit l'injuſtice qu'il fallût ainſi chercher à travers l'océan ! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le ſiege du pouvoir ſoit dans l'état même. Il n'y a que le deſpotiſme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainſi leurs

loix de maîtres éloignés ou de pachas qui repréſentent des tyrans inviſibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la diſtance augmente, plus le deſpotiſme s'appéſantit; & les peuples alors privés de preſque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle ſuit par-tout, dans les cieux comme ſur la terre. Par la loi des maſſes & des diſtances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement ſans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en eſt fait, ce commerce eſt rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des eſclaves; l'Amérique, qu'elle ſentoit également & ſes droits & ſes forces. Chacune a trahi ſon ſecret. Dès ce moment plus de traité. Il ſeroit ſigné par la haine & la défiance; la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de ſa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accommodement? votre ruine. Vous avez beſoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation Angloiſe? Elle eſt jalouſe de votre accroiſſement. Le roi? Il eſt votre ennemi. Vous-mêmes, dans vos aſſemblées? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du monarque qui veut vous ſubjuguer? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes; elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut détruire ſans combattre; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre: voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte défenſe, nos malheurs, ceux de

nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits ſont notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déſormais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh bien, puiſqu'il faut combattre, que ce ſoit du moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi ! nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'eſt-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage ? Quoi, ce ſera à la lueur des incendies; ce ſera ſur la tombe de nos peres, de nos enfans, de nos femmes que nous ſignerons un traité avec nos oppreſſeurs ! & tout couverts de notre ſang ils daigneront nous pardonner ! Ah ! nous ne ſerions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté ſeule peut nous abſoudre. La liberté,

& une liberté entiere, eſt le ſeul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment elle nous appartient. C'eſt dans les plaines ſanglantes de Lexington que nos titres ſont écrits; c'eſt-là que l'Angleterre a déchiré de ſa main le contrat qui nous uniſſoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fuſil contre nous, la nature elle-même nous a proclamé libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeuneſſe des nations eſt l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'eſt le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne ſont point encore entourées de cet appareil de luxe qui ſert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne ſe ſont point énervés dans les arts de la molleſſe. On ne voit point dominer parmi nous cette nobleſſe qui, par ſa conſtitution même, eſt l'alliée néceſſaire des rois; qui n'aime la liberté que lorſqu'elle en peut faire un moyen d'oppreſſion; cette nobleſſe avide de droits & de titres, pour qui dans les tems de révolutions & de criſe, le peuple n'eſt qu'un inſtrument, pour qui

le pouvoir ſuprême eſt un corrupteur tout prêt.

Vos colonies ſont formées d'hommes ſimples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté eſt leur premier beſoin. Les travaux ruſtiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthouſiaſme public fera éclorre des talens inconnus. C'eſt dans les révolutions que les ames s'agrandiſſent, que les héros ſe montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de ſa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ſes ſuccès : voilà votre préſage.

Que notre premier pas ſoit de nous former une conſtitution qui nous uniſſe. Le moment eſt venu. Plus tard, elle ſeroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du haſard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeſſes, plus il s'élévera de barrieres entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple ſente à la fois, & ſa foibleſſe,

& la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'eſt alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naiſſent ces amitiés vigoureuſes & profondes qui aſſocient les ames avec les ames, & les intérêts avec les intérêts. C'eſt alors qu'un ſeul eſprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces diſperſées deviennent en ſe rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos perſécuteurs, nous ſommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'eſt pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus; & l'on en eſt puni pendant des ſiecles par l'anarchie ou l'eſclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils ſeroient impuiſſans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eſt en notre pouvoir de former la plus belle conſtitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſeveli ſous une inondation générale du globe.

Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Être ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendrons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe proméneront avec leurs fers ſur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots: S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rebelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire

remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais je le répete. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foibleſſe. Oſons être libres, & nous le ſommes. Prêts à franchir ce pas nous reculons. Nous nous obſervons tous avec une curioſité inquiete. Il ſemble que nous ſoyons étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'eſt plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonſpection ceſſe d'être prudence. Tout ce qui eſt extrême demande une réſolution extrême. Alors les démarches les plus hardies ſont les plus ſages, & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du ſuccès.

XIV. *Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.*

Tel étoit le fond des ſentimens & des idées répandues dans cet ouvrage.

Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on se détachât entiérement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se déciderent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776 le congrès général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célebres orateurs d'Athènes & de Rome ! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, éleverent ce grand édifice ? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scene intéressante : mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siecles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un

d'eux: IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te viſiter. Jamais je ne me verrai au milieu des reſpectables perſonnages de ton aréopage; jamais je n'aſſiſterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai ſans avoir vu le ſéjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre: mais je l'aurai deſiré; & mes dernieres paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut: que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient également à l'établiſſement d'une tyrannie abſolue dans ces provinces.

Elle dira que ſon monarque a re-

fuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les états trop long-tems ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux inconvéniens réſultants du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre ſubſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile, & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous impoſer des taxes ſans notre aveu; pour nous priver, dans pluſieurs cas, de nos jugemens par jurés; pour nous tranſporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, ſupprimer nos meilleures loix, altérer le fond & la forme de notre gouvernement; pour ſuſpendre notre propre légiſlation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué ſon gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de ſa protection & en nous faiſant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, dé-

truire nos ports, brûler nos villes, maſſacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits priſonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs freres, ou à périr eux-mêmes par des mains ſi cheres.

Qu'il a excité parmi nous des diviſions inteſtines, & qu'il s'eſt efforcé de ſoulever contre nos paiſibles habitans les ſauvages barbares, accoutumés à tout maſſacrer, ſans diſtinction de rang, de ſexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangeres, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractere fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnerent une conſtitution fédérative qui ajoutoit

aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts, & en qui résidoit la puissance législative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la subsistance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opinions. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le tems de sa gestion fut borné à deux ans: mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand conseil de la nation, quoique composé des députés de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais quelques personnes ont jugé que l'institution de ce corps n'étoit pas

auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidelles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état: mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province; & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi dans les gouvernemens affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon ſénat, dans un état où la conſtitution ſe for-

me, où le peuple, encore incertain de son sort, redemande sa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe; je veux dire la Hollande & la Suisse, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grece. Ces états étoient placés à peu de distance les uns des autres, presque resserrés dans les bornes du Péloponnese ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, semés sur un continent immense; occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés; sépa-

rés par des déſerts, des montagnes, des golfes & par une vaſte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider ſur les intérêts politiques ſans les délibérations particulieres de chaque province; ſi à chaque occaſion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainſi dire, un nouveau pouvoir aux repréſentans, ce corps reſteroit ſans activité. Les diſtances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop ſouvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'eſt jamais dans la naiſſance d'une conſtitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de repréſentans trahiſſe, par corruption ou par foibleſſe, les intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt plutôt dans un pareil corps que l'eſprit général & s'exhalte & s'enflamme. C'eſt-là que réſide, dans ſa vigueur, le génie de la nation. Choiſis par l'eſtime de leurs concitoyens; choiſis dans un tems où toute fonction publique eſt un danger & tout ſuffrage eſt un honneur; placés à la tête de ceux

qui compoſeront à jamais cet aréopage célebre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthouſiaſme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les ſiecles leur nom ſur le frontiſpice d'un monument auguſte qui s'éleve. Les craintes que les partiſans du ſyſtême contraire pourroient avoir ſur cet objet, paroiſſent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit ſe faire qu'un peuple qui combat pour ſa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, ſentît affoiblir ſon courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuſe, & qui coûte des périls & du ſang. C'eſt alors qu'il ſeroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ſes oppreſſeurs, & d'avoir dépoſé ce droit dans les mains du ſénat qu'il a choiſi pour ſervir d'organe à ſa volonté, quand cette volonté étoit libre, fiere & courageuſe. Il ſemble lui avoir dit au moment où il l'inſtitua. Je leve l'éten-

dard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse. N'écoutes pas des vœux indignes de moi, que je désavoue d'avance, & ne prononces le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XV. *La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.*

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars, Hopkins enlevoit de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie

& d'abondantes munitions de guerre; lorſqu'au commencement de mai, Carleton chaſſoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande poſſeſſion; lorſqu'en juin, Clinton & Parker étoient ſi vigoureuſement repouſſés ſur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes ſcènes ſuivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boſton. Reçu le 2 avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour ſe porter ſur la petite iſle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent ſucceſſivement; & le 28 août, il débarqua ſans oppoſition à l'iſle-Longue, ſous la protection d'une flotte commandée par l'amiral ſon frere. Les Américains ne montrerent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que ſur le rivage. Après une médiocre réſiſtance & d'aſſez grandes pertes, ils ſe réfugierent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit ſu profiter de ſes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les

Les nouveaux républicains abandonnerent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Iſle-Longue; & ils ſe repliérent ſur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroiſſoit diſpoſé pour une réſiſtance opiniâtre.

Si les Anglois avoient ſuivi leurs premiers ſuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonſtances, les nouvelles levées qu'on leur oppoſoit auroient été infailliblement diſperſées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiſſa ſix ſemaines pour ſe raſſurer; & elles n'abandonnerent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au ſecond novembre, lorſque les mouvemens qui ſe faiſoient ſous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Waſington, n'avoit pas voulu confier la deſtinée de ſa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être déciſive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il ſavoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, ſont toujours funeſtes à l'étranger. Cette conviction le détermina à ſe replier

ſur le Jerſey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favoriſé par l'hiver, par la connoiſſance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la diſcipline une partie de ces avantages, il pouvoit ſe flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Penſilvanie. Tout-à-coup, il voit ſes drapeaux abandonnés par des ſoldats dont l'engagement n'étoit que pour ſix ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reſte-t-il deux mille cinq cens avec leſquels il eſt trop heureux de pouvoir ſe ſauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient paſſer la riviere à la ſuite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les diſperſer. Si les cinq mille hommes deſtinés à la conquête de Rhode-Iſland l'avoient remontée ſur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps ſe ſeroit faite ſans oppoſition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célebre & intereſſante qui lui avoit ſervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems,

au général Anglois d'avoir été timide & trop circonſpect dans les opérations de la campagne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut téméraire dans la diſtribution de ſes quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas reſté en Amérique un ſeul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette préſomption enhardit les milices de la Penſilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur ſalut commun. Le 25 décembre, elles traverſent la Delaware & fondent inopinément ſur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Heſſois, ſi lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps eſt maſſacré, pris ou diſperſé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois ſont également chaſſés de Princeton: mais après avoir mieux ſoutenu leur réputation que les troupes étrangeres à leur ſolde. Ces événemens inattendus réduiſent les ennemis de l'Amérique dans le Jerſey, aux poſtes d'Amboy & de Brunſwick: encore y ſont-ils très-harcelés durant le reſte de la mauvaiſe ſaiſon. L'effet des grandes

passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en sortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès & quelques jours plutôt

ou plus tard par le plus grand nombre de ſes habitans.

Cette conquête n'a aucune ſuite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévaſtation. Reſſerré dans un eſpace très-circonſcrit, il rencontre des obſtacles inſurmontables pour s'étendre ſur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des reſſources dans les diſtricts voiſins; & ce n'eſt qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ſes ſubſiſtances. L'ennui d'une priſon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jerſey; & ſous le commandement de Clinton, ſucceſſeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuſe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit cauſée.

Tandis que les Anglois languiſſoient en Penſilvanie, une grande ſcene s'ouvre dans les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaſſé au mois de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient conſtruits ſur le lac Champlain. Ce ſuccès conduiſit Bourgoyne à Ti-

conderago au mois de juillet de l'année ſuivante. A ſon approche, une garniſon de quatre mille hommes abandonna ce poſte important, avec perte de ſon artillerie, de ſes munitions, de ſon arriere-garde.

Le général Anglois étoit naturellement préſomptueux. Une foibleſſe ſi marquée accrut ſon audace. Il avoit conçu le deſſein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudſon. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réuſſi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale, & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le ſuccès, il auroit fallu que pendant qu'une armée deſcendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaiſon ayant manqué, Bourgoyne devoit ſentir, dès les premiers pas, que ſon entrepriſe étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient; ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga, & les nations apprirent

avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphere avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui ſe rappelloient que les Suédois de Charles XII juſqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guere différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premieres hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

XVI. *Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérées.*

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux.

Depuis long-tems ſes troupes étoient inſultées dans Boſton ; il s'étoit formé dans la province de Maſſachuſet une autorité indépendante de la ſienne ; les autres colonies ſe diſpoſoient à ſuivre cet exemple, ſans que l'adminiſtration ſe fût ſérieuſement occupée de ces grands objets. Lorſqu'ils furent mis ſous les yeux du parlement, les deux chambres ſe remplirent de clameurs, & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le ſénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rebelle à ſes décrets y ſeroit ſoumiſe par la force : mais cette réſolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre penſa généralement que des côtes ſans défenſe, que des contrées entiérement ouvertes ne réſiſteroient pas à ſes flottes & à ſes armées. Cette expédition ne lui paroiſſoit pas devoir être aſſez longue pour que les paiſibles cultivateurs de l'Amérique euſſent le tems de s'inſtruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivieres, les défilés, les bois, les marais, le défaut de ſubſiſtances à meſure qu'on avanceroit dans

l'intérieur des terres, une infinité d'autres obſtacles phyſiques qui s'oppoſeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des cauſes morales retarda encore plus les ſuccès.

La Grande-Bretagne eſt la région des partis. Ses rois parurent aſſez généralement convaincus de la néceſſité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduiſoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la compoſoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'eſprit public qui regne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, ſe joignoit encore la force d'une faction, & cet eſprit de parti, premier reſſort peut-être des républiques qui remue ſi puiſſamment les ames, parce qu'il eſt toujours l'effet d'une paſſion. Pour ſortir de cette longue tutele, George III compoſa ſon conſeil de membres iſolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulerent dans leur cercle ordinaire. Mais auſſi-tôt que la guerre

d'Amérique eut compliqué une machine qui déja n'étoit pas trop ſimple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force, ni cette union ſi néceſſaires pour exécuter de grandes choſes. Les roues trop diviſées manquoient, pour ainſi dire, d'une impulſion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'adminiſtration reſſembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui raſſemble lui-même ſous ſa main tous les reſſorts. Il n'y eut plus d'enſemble dans les entrepriſes; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un miniſtere ſans harmonie & ſans accord ſe vit expoſé aux attaques ſans ceſſe renaiſſantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses réſolutions, quelles qu'elles fuſſent, étoient combattues par le ridicule ou par le raiſonnement. On le blâmoit d'avoir ſévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux

qui les encourageoient le plus à la réſiſtance ; ceux qui peut-être leur faiſoient paſſer des ſecours ſecrets, étoient auſſi oppoſés à l'indépendance que les adminiſtrateurs qu'on travailloit ſans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'oppoſition eût réuſſi à dégoûter le prince de ſes confidens, ou à en obtenir le ſacrifice par le cri de la nation, le projet de ſubjuguer l'Amérique eût été ſuivi : mais avec plus de dignité, plus de force & des meſures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être ſon ouvrage, elle aima mieux que cette immenſe partie de l'empire Britannique en fût ſéparée, que ſi elle y reſtoit attachée par d'autres mains que les ſiennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la ſuite. Ils accorderent au ſoldat de trop longs repos ; ils employerent à méditer le tems d'agir ; ils approcherent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient priſes devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent

par-tout ailleurs un caractere froid & calme. Il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit qui, en général, ſi on excepte les arts de l'imagination & du goût, eſt par-tout ailleurs méthodique & ſage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au haſard. Rarement laiſſent-ils ſur leurs flancs ou derriere eux quelque choſe qui puiſſe leur donner de l'inquiétude. Ce ſyſtême a ſes avantages, ſur-tout dans un pays étroit & reſſerré, dans un pays hériſſé de fortereſſes ou de places de guerre. Mais dans les circonſtances préſentes & ſur le vaſte continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de ſe fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y ſubſtituer une marche impétueuſe & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverſe à la fois. C'étoit dans les premiers momens ſur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ra-

vages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour ſa liberté : mais cet effroi qui naît de la ſupériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonſpection, par leur attachement trop ſervile aux principes & aux regles, des chefs peu habiles manquerent de rendre à leur patrie le ſervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preſſoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cauſe qui leur avoit fait paſſer tant de mers ne faiſoit aucune ſenſation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de ſuites. Les débats qu'elle occaſionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats ſouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point ; ou ſi quelques perſonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent

l'oiſiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenſeurs de ſes droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop déciſifs ſur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repouſſer des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le ſoldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie; & cent mille hommes armés ne ſont que cent mille eſclaves diſciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cede, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la ſubordination militaire, qui, à la voix d'un ſeul homme meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir, acheve de changer en eux ces ſentimens en principes, & en fait pour ainſi dire la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat.

L'opinion publique d'accord avec la conſtitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve pour la liberté politique une paſſion dont on ſe feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Brunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des ſouverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les ſoudoyoit, mécontens de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épouſé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient abſolument étrangers. D'ailleurs ils avoient auſſi dans le camp ennemi des freres auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main deſquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleſſures.

L'eſprit des armées Angloiſes avoit

encore changé par une ſuite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les ſuccès de la derniere guerre ; l'extenſion que le commerce avoit reçu après la paix ; les grandes acquiſitions faites dans les Indes Orientales ; tous ces moyens de fortune avoient accumulé ſans interruption des richeſſes prodigieuſes dans la Grande-Bretagne. Ces tréſors allumerent le deſir de nouvelles jouiſſances. Les grands en allerent puiſer l'art dans les pays étrangers, ſur-tout en France, & en empoiſonnerent leur pays. Des conditions ſupérieures, il ſe répandit dans toutes les claſſes. A un caractere fier, ſimple & réſervé, ſuccéda le goût du faſte, de la diſſipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement viſité cette iſle ſi renommée, ſe croyoient ſous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles porterent dans le nouvel hémiſphere la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chere. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit épris ; & ce goût

de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des états; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible: vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence eſt réſervée une épreuve plus difficile; celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arriverent rarement, au travers de tant de mers, dans les ſaiſons convenables pour l'action. Ajoutez que les conſeils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter ſi loin d'eux; & vous connoîtrez la plupart des obſtacles qui s'oppoſerent au ſuccès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ſes colonies.

XVII. *Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réuſſi à chaſſer les Anglois du continent Américain.*

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repouſſa-t-elle pas de ſes rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour ſix mois, & qui le furent dans la ſuite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hoſtilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne ſe mettoient en campagne que lorſque leur province particuliere étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée

toujours ſur pied, ni les milices paſſagérement aſſemblées n'avoient l'eſprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des juriſconſultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides auſſi peu verſés que leurs ſubalternes dans la ſcience très-compliquée des combats. Dans cet état de choſes, quel eſpoir de ſe meſurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la diſcipline, formés aux évolutions, inſtruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les inſtrumens néceſſaires à une attaque vive, à une réſiſtance opiniâtre ?

L'enthouſiaſme ſeul auroit pu ſurmonter ces difficultés: mais en exiſta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit eſſentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faiſoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquaſſent en doute cette autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américans de

la reconnoître, n'indiſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement à ſes plaiſirs. Tous attendoient ſans impatience la fin d'une ſcene dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiſſoit pas incertain.

La fermentation dut ſe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémiſphere que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom ſi doux d'indépendance, ſans les remuer ? Mais cette chaleur ſe ſoutint-elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le beſoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les ſoins d'une autorité naiſſante ? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourſuivre. On la vit punir de mort la déſertion, & ſouiller par des aſſaſſinats l'étendard de la liberté. On la vit ſe

refuſer à l'échange des priſonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de ſe rendre à la premiere ſommation. On la vit réduite à la néceſſité d'ériger des tribunaux chargés de pourſuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les poſtes confiés à leur vigilance. Il eſt vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ſes foyers, s'écria: *Ma mort peut être utile; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il eſt vrai que Putnam dit à un royaliſte ſon priſonnier: *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai aſſez; quand il parviendroit à les battre, il m'en reſteroit encore aſſez; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il ſert.* Ces ſentimens étoient héroïques, mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivreſſe ne fut générale; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les cauſes énergiques qui produiſirent tant de révolutions ſur le globe, aucune n'exiſtoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les

loix n'y avoient été outragées. Le ſang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruiſſelé ſur des échafauds. On n'y avoit pas inſulté aux mœurs. Les manieres, les uſages, aucuns des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du ſein de ſa famille ou de ſes amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'adminiſtration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours reſtées les mèmes. Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeſte n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette queſtion preſque métaphyſique, n'étoit guere propre à ſoulever une multitude, ou du-moins à l'intéreſſer fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ſes terres privées des bras deſtinés à les féconder, ſes moiſſons ravagées, ſes campagnes couvertes des cadavres de ſes proches ou teintes de ſon

propre ſang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales ſur la côte, s'en joignirent bientôt de plus inſupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Verſailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, ſans que les deux puiſſances n'euſſent mêlé dans leurs ſanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémiſphere. Inſtruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons réſolurent également de les employer à leur deſtruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares..... " C'eſt, répondit-on à ſes ſollicitations, „ c'eſt le démêlé d'un pere avec ſes „ enfans; il ne nous convient point „ d'entrer dans cette brouillerie domeſ„ tique..... Mais ſi les rebelles ve„ noient attaquer cette province, ne „ nous aideriez-vous pas à les repouſ„ ſer ? ... Depuis la paix, la hache „ de la guerre eſt enſevelie à quarante „ braſſes de profondeur..... Vous la „ trouveriez ſûrement, ſi vous fouilliez „ la terre..... Le manche en eſt pour-

„ ri, & nous n'en pourrions faire au-
„ cun uſage ".

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. " Nous avons entendu parler des „ différends ſurvenus entre l'ancienne „ & la Nouvelle-Angleterre, dit la tri-„ bu des Onéidas à leurs députés. Ja-„ mais nous ne prendrons part à ces „ diviſions atroces. La guerre entre des „ freres eſt une choſe étrange & nou-„ velle dans ces régions. Nos tradi-„ tions ne nous ont laiſſé aucun exem-„ ple de cette nature. Etouffez vos „ haines inſenſées; & qu'un ciel favo-„ rable diſſipe le ſombre nuage qui „ vous enveloppe ".

Les ſeuls Maſphis parurent s'intéreſſer au ſort des Américains. " Voilà „ ſeize ſchelings, leur dirent ces bons „ ſauvages. C'eſt tout ce que nous poſ-„ ſédons. Nous comptions en acheter „ du rum; nous boirons de l'eau. Nous „ irons chaſſer. Si quelques bêtes tom-„ bent ſous nos fleches, nous en ven-„ drons les peaux, & nous vous en „ porterons le prix ".

Mais avec le tems, les agens très-actifs de la Grande-Bretagne réuſſirent à lui concilier pluſieurs nations aborigenes.

nes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ſes ennemis, & parce que les diſtances ne lui avoient pas permis de faire aux ſauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voiſins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les ſervices qu'on ſeroit à portée de lui rendre. Sous ſes drapeaux, des alliés, dont le caractere féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes que n'en ſouffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une deſtinée plus heureuſe avoit fixés ſur les bords de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins conſidérable: mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui ſur le globe entier repréſentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit diſparut même aux premieres hoſtilités. A ces ſignes d'une convention univerſelle, furent ſubſtitués des ſignes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nou-

veau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entrepriſe, le prix inappréciable de la liberté, la néceſſité d'une perſévérance ſupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. Ces richeſſes idéales furent repouſſées. Plus le beſoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliſſement croiſſoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à ſa monnoie; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Eſt-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux eſprits qu'aux ſentimens? Eſt-ce qu'il ne ſentoit pas que dans la criſe préſente, tout citoyen raiſonnable craindroit de commettre ſa fortune? Eſt-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il ſe permettoit des actes d'un deſpotiſme inconnus dans les régions même façonnées à la ſervitude? Pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il puniſſoit un défaut de confiance des mêmes ſupplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahiſon? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens

lui manquoit. Ses feuilles mépriſables & mépriſées étoient réellement trente fois au-deſſous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 ſeptembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, ſans compter les dettes particulieres à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domeſtique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. " C'eſt le » nom Anglois qui nous a rendus » odieux; nous l'abjurons ſolemnelle- » ment. Tous les hommes ſont nos » frères. Nous ſommes amis de toutes » les nations. Tous les pavillons peu- » vent ſans crainte d'inſulte, ſe mon- » trer ſur nos côtes, fréquenter nos » ports ". On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les états vraiment commerçans, inſtruits que l'Amérique Septentrionale

avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui seroit apporté. Les seuls François, qui osent tout, oserent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral How, la plupart des navires qu'ils expédierent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnerent point ou ne donnerent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une

métropole, où un parlement renverſoit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel reſſentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit poſſible que ces inquiétudes éloignées ne balançaſſent pas le poids des maux préſens.

Ainſi le penſoit le miniſtere Britannique, lorſqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autoriſés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une ſoumiſſion illimitée. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit propoſer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foibleſſe. Les peuples étoient déja raſſurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient ſaiſis de l'autorité; tout avoit recouvré ſa premiere audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Verſailles, ſigné le 6 février 1778.

XVIII. *La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.*

Si le ministere Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette couronne la circonspection que doit toujours inspirer un nouveau regne. Alors ses finances étoient dans la confusion où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Espagne, déja fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis, & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inſ-

pire la violation des traités les plus ſolemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées pour la défenſe de leurs droits, ne lui deſſillerent pas les yeux. Les atteliers de cette puiſſance étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant, & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fît ſignifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiecles alloient teindre de ſang les eaux

de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne compenſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémiſpheres, étoient prêtes à tomber ſur le genre-humain.

Cependant la ſcene ſanglante ne s'ouvroit pas, & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres preſcrivoient de chaſſer les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces myſteres de perfidie, qu'une politique inſidieuſe eſt parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hoſtilités inévitables, prochaines même ſur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique eſt

d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'états ne peuvent nous la rendre étrangere, & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidélement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit: mais la justice & la vérité qui sont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient no-

tre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carriere nous ſerons juſtes envers ceux qui exiſtent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne ſont plus. Si parmi les hommes puiſſans, il en eſt qui s'offenſent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne ſommes que les organes d'un tribunal ſuprême que la raiſon éleve enfin ſur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts ſur les nations & ſur les cours. Elle pénetre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépoſitaires du pouvoir, & leurs paſſions & leur foibleſſe; & par l'empire du génie & des lumieres s'éleve de toute part au-deſſus des adminiſtrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'eſt que l'impuiſſance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi ſoutenir ſes regards! Qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour

leurs foibles mains. Ils ceſſeront du moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonſtances ; elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ſes préparatifs ; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ſes diſſenſions domeſtiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le diſoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le ſouvenir durera long-tems. Une ſavante théorie & un courage inébranlable remplacerent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblerent de gloire, & la plupart ſe terminerent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus

grands dangers encore que ſes vaiſſeaux iſolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre ſa deſtruction totale ou partielle, ſi la flotte qui l'avoit réduite à cet état preſque déſeſpéré, à Oueſſant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuſes intrigues, par la foibleſſe de ſes amiraux, ou par tous ces motifs enſemble, à quitter la mer & à rentrer la premiere dans ſes ports.

Dans l'ivreſſe de ces ſuccès, peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ſes intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ſes ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de ſapper ainſi les deux fondemens de la grandeur Angloiſe. Rien n'étoit plus aiſé pour une puiſſance préparée de loin aux hoſtilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement ſurpriſe & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainſi. Les immenſes richeſſes qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrerent paiſiblement dans ſes rades, ſans avoir été ſeulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémiſpheres, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, ſur leurs propres côtes, des ſubſiſtances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du beſoin, & la métropole ſe vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés preſque à ſa vue. Ces revers avoient une cauſe. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoiſe étoit depuis long-tems malheureuſe, & c'étoit au vice de ſa conſtitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On eſſaya pluſieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations, bonnes ou mauvaiſes, furent toujours repouſſées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ſes amiraux dicterent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres abſolus des rades, des arſenaux, des atteliers, des magaſins, détruiſoit cette mutuelle ſurveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'adminiſtration. Dès-lors il n'y eut plus de regle, plus de comptabilité, plus d'économie

dans les ports. Tout y tomba dans la confuſion & le déſordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeſte. Juſqu'à cette époque, c'étoit le miniſtere qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à ſa politique. Cette autorité paſſa, peut-être ſans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent inſenſiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faiſoient croire que ce n'étoit pas en eſcortant peſamment, laborieuſement les navires de la nation, en ſéjournant dans des croiſieres difficiles pour ſurprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à ſe faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Breſt, qu'un pareil ſervice n'avoit rien de noble & ne conduiſoit à aucune ſorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé eſt bien bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la ſociété. Quel peut avoir été le but des états en inſtituant cette force militaire deſtinée à parcourir les mers? N'eſt-ce que pour

procurer des grades à ceux qui commandent ou qui ſervent? Que pour leur donner l'occaſion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes? Que pour enſanglanter un élément de plus par le carnage & les combats? Non, ſans doute. Les flottes guerrieres ſont ſur l'océan ce que ſont les fortereſſes & les remparts pour les citoyens des villes, ce que ſont les armées nationales pour les provinces expoſées aux ravages de l'ennemi. Il eſt des propriétés attachées au ſol; il en eſt d'autres créées, tranſportées par le commerce, & qui ſont, pour ainſi dire, errantes ſur l'océan. Ces deux ſortes de propriétés ont beſoin de défenſeurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, ſi les armées de terre refuſoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repouſſer l'embraſement qui menace les moiſſons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'état, dont vous demandez ſans doute une part pour récompenſe de vos ſervices?

Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi! avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embraſſer d'un coup d'œil tous ceux qui ont beſoin de ſa protection & de ſa défenſe. Vous aſpirez à la gloire. Apprenez que la gloire eſt par-tout où l'on ſert l'état. Apprenez que la gloire de conſerver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, ſans doute, on aimoit auſſi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir ſauvé un ſeul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi! ne voyez-vous pas qu'en ſauvant les

vaiſſeaux du commerce, vous ſauvez la fortune de l'état? Oui, votre valeur eſt brillante; elle eſt connue de l'Europe comme de votre patrie: mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle ſe ſoit montrée dans une occaſion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaiſſeau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, ſi par votre faute vous avez laiſſé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richeſſes de votre pays; ſi dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles déſolées pleurent leur fortune détruite? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout ſera muet & conſterné, & vos exploits ne ſeront deſtinés qu'à groſſir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuſer l'oiſiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'eſt pas gravée dans le cœur des citoyens par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes conſacrées à Portſmouth étoient bien oppoſées. On y ſentoit, on y reſpectoit la dignité du commerce. On s'y faiſoit un devoir comme un honneur de le défendre; &

les événemens décideront laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juſtes de ſes fonctions.

La Grande Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puiſſant la menaçoit de plus grands déſaſtres dans l'ancien. Cette ſituation alarmante rempliſſoit tous les eſprits de défiance & d'incertitude. Les richeſſes nationales arrivent. Celles de la puiſſance rivale en groſſiſſent la maſſe énorme; & ſur le champ le crédit public eſt ranimé; les eſpérances renaiſſent, & ce peuple qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France ſe rempliſſent de gémiſſemens. Une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccede à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit. L'indignation des négocians ſe communique à la nation entiere. Les premiers momens de ſuccès ſont toujours des momens d'ivreſſe qui ſemblent couvrir les fautes & les juſtifier. Mais le malheur donne plus de ſévérité aux jugemens. La nation alors obſerve de plus près ceux

qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fiere du dépôt de puiſſance & d'autorité qui leur eſt confié. On reproche aux conſeils de Louis XVI d'avoir bleſſé la majeſté de la premiere puiſſance du globe, en déſavouant à la face de l'univers des ſecours qu'on ne ceſſoit de donner clandeſtinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de miniſtres ou par l'aſcendant de quelques agens obſcurs, engagé l'état dans une guerre déſaſtreuſe, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les reſſorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un regne dont toute la derniere moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la baſſeſſe du vice & les convulſions du deſpotiſme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique inſidieuſe, de s'être enveloppés dans des diſcours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui ſemble démentir les projets qu'on a formés, les ſentimens qu'on a dans ſon cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en ſert, ſans pouvoir

tromper celui à qui on l'adreſſe, & qui déshonore, ſans que ce déshonneur même puiſſe être utile ni au miniſtre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchiſe de la dignité ! " Anglois, vous avez abuſé » de la victoire. Voici le moment d'ê- » tre juſtes, ou ce ſera celui de la ven- » geance. L'Europe eſt laſſe de ſouffrir » des tyrans. Elle rentre enfin dans ſes » droits. Déſormais, ou l'égalité ou la guerre. Choiſiſſez ". C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il eſt vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier ſanguinaire, & que pour être deſpote, il aſſaſſina tous ſes ennemis avec la hache des bourreaux: mais que la nation & l'état doivent honorer comme miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui pendant quarante ans, ſut être digne de ſon ſiecle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes même, & juſques dans l'abaiſſement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah ! pour gouverner une grande nation, il faut un

grand caractere. Il ne faut point ſurtout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un dernier amuſement, qui laiſſent flotter au haſard de grands intérêts, & ſont plus occupées à conſerver le pouvoir qu'à s'en ſervir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puiſſance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, ſe ſont-ils laiſſés prévenir ſur toutes les mers par un ennemi dont la conſtitution entraîne des lenteurs néceſſaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconſidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des ſubſides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution, en tenant toujours ſur les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde une eſcadre qui protégeât les colonies & fît en même tems reſpecter notre alliance ? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés ſur nous, voit un grand deſſein & nulles démarches concertées, voit dans nos arſenaux & ſur nos ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution ; voit des flottes mena-

çantes, & cet appareil rendu preſque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la molleſſe & l'irréſolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foibleſſe & la lenteur qui tiennent au caractere & aux vues. C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent c'eſt un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles ſont les plaintes qui rétentiſſent de toute part, & que nous ne craignons pas de raſſembler ici & de mettre ſous les yeux de l'autorité, ſi elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philoſophie, dont le premier ſentiment eſt le deſir de voir tous les gouvernemens juſtes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil ſur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend ſa li-

berté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle penſe que ſi l'amour de la juſtice eût décidé la cour de Verſailles, elle auroit arrêté dans le premier article de ſa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un roi de Hongrie, en montant ſur le trône, oſa faire une des conſtitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné ſur le monde, Trajan, adopta, lorſqu'en préſence du peuple Romain aſſemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre ſi je ſuis juſte, pour me combattre & me punir ſi je deviens tyran:* cette maxime eſt trop étrangere à nos gouvernemens foibles & corrompus, où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus ameres. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infi-

délité : accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginerent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des États-Unis contraire à ſes intérêts ; ſoit que la réſolution lui parût précipitée ; ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeaſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractere diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premieres tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande

de affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les Portugais étoient revénues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette puiſſance étoit libre de toute inquiétude & maîtreſſe de ſes mouvemens, lorſqu'elle aſpira à la gloire de pacifier les deux hémiſpheres. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardieſſe n'avoit pas les ſuites heureuſes qu'elle s'en étoit promiſes, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

XIX. *L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette derniere puiſſance.*

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes

ſeroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où ſeroient diſcutées les prétentions diverſes; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne ſe diſſimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de ſe réconcilier avec ſes colonies, ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages pour ſon commerce le ſacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il bleſſoit la dignité du roi ſon neveu, qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juſte; & ſans l'oubli de toutes les conſidérations perſonnelles, on ne l'eſt point.

Ce plan de conciliation déplut à Verſailles; & l'on n'y fut un peu raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſeroit rejetté à Londres. C'eſt ce qui arriva. L'Angleterre ne put ſe déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fuſſent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir;

quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de son cœur, n'en desiroit pas la prospérité; quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille; c'est lorsque la fierté éleve les ames au-dessus de la terreur, qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur: c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'événement, traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le sais. Je sais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux

ſpectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à ſa durée qu'à ſa gloire.

Le miniſtere Britannique ne ſe fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épouſa la querelle de celle de Verſailles, & par conſéquent celle des Américains. L'Eſpagne avoit alors ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne & ſix en conſtruction. La France en avoit quatre-vingts, & huit ſur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates, mais un grand nombre de corſaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'oppoſoit que quatre-vingt-quinze vaiſſeaux de ligne & vingt-trois en conſtruction. Les ſeize qu'on voyoit de plus dans ſes ports étoient hors de ſervice, & on les avoit convertis en priſons ou en hôpitaux. Inférieure en inſtrumens de guerre, cette puiſſance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses diſſentions domeſtiques énervoient encore ce qui lui reſtoit de reſſources. Il eſt de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'eſt par ces mouvemens inteſtins que les eſprits conſervent leur énergie & le ſou-

venir toujours préſent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation ceſſe, que les haines ſoient étouffées, que les intérêts ſe confondent & ſe ſervent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les iſles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions oppoſées ne ſe montrerent dans aucune circonſtance avec moins de ménagement. Le bien général fut inſolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois diſcuté les queſtions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des inſultes les plus groſſieres, que d'altercations auſſi nuiſibles qu'indécentes. Le peu qui reſtoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un miniſtre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis:* mais cet homme extraordinaire ne ſe montroit pas. Auſſi penſa-t-on aſſez généralement que ce peuple ſuccomberoit, malgré la fierté de ſon caractere, malgré l'expérience de ſes amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que

doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve.

Mais l'empire du haſard eſt bien étendu. Qui ſait pour quel parti les élémens ſe déclareront? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entiere par la mort d'un général. Des ſignaux, ou ne ſont pas entendus, ou ne ſont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté ſont croiſés par l'ignorance, par la jalouſie, par une trahiſon, par la certitude de l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux. Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui differe, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe, mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconſidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La diſgrace ou le décès d'un miniſtre change les projets. Eſt-il poſſible qu'une union étroite puiſſe long-tems ſubſiſter entre des con-

fédérés d'un caractere auſſi oppoſé que le François emporté, dédaigneux & léger; l'Eſpagnol lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain qui tient ſecrétement ſes regards tournés vers ſa mere-patrie, & qui ſe réjouiroit des déſaſtres de ſes alliés, s'ils étoient compatibles avec ſon indépendance? Ces nations, ſoit qu'elles agiſſent ſéparément, ſoit qu'elles agiſſent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuſer, à ſe plaindre & à ſe brouiller? Leur plus grand eſpoir ne ſeroit-il pas, que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient ſortir, & affermir le ſceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne; tandis qu'une ou deux défaites conſidérables feroient deſcendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premieres puiſſances de cet hémiſphere?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel ſera l'événement? La France & l'Eſpagne réunies ont pour elles des moyens puiſſans; l'Angleterre, l'art de diriger les ſiens. La France & l'Eſpagne ont leurs tréſors; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nom-

bre des troupes ; de l'autre la ſupériorité dans l'art de conduire les vaiſſeaux & d'aſſujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuoſité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux deſſeins la monarchie abſolue ; dans l'autre la vigueur & le reſſort que donne la liberté. Ici, le reſſentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le ſouvenir d'une gloire récente & la ſouveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conſerver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vaſtes puiſſances, mais l'inconvénient qui réſulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, ſoit dans les deſſeins, ſoit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre eſt abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que ſa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les deſſeins, d'une combinaiſon plus ſûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aiſément ſubordonner à une ſeule vue ſes plans d'attaque & de défenſe.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peſer la différente énergie

que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'eſt à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de miniſtres; qui de l'autre eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands intérêts, d'un commerce qui fait ſa richeſſe, d'un empire & d'une gloire qui font ſa grandeur.

Enfin, ſi l'on conſidere l'eſprit de la nation Françoiſe, oppoſé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François eſt peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il eſpere tout lorſqu'il commence, qu'il déſeſpere de tout dès qu'il eſt arrêté par un obſtacle; que par ſon caractère il a beſoin de l'enthouſiaſme des ſuccès pour obtenir des ſuccès nouveaux: que l'Anglois, au contraire, moins préſomptueux d'abord, malgré ſa hardieſſe naturelle, ſait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la diſgrace: ſemblable à ce chêne robuſte auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît ſous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ſes bleſſures même.

L'hiſtoire nous apprend encore que peu de ligues ſe ſont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles ſe ſont formées. Athenes victorieuſe de la Perſe; Rome ſauvée d'Annibal; dans les tems modernes, Veniſe échappée à la fameuſe ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Pruſſe, qui, par le génie d'un homme, a ſu tenir tête à l'Europe, ont droit de ſuſpendre notre jugement ſur l'iſſue de la guerre préſente.

XX. *Quelle doit être la politique de la maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe.*

Mais ſuppoſons que la maiſon de Bourbon ait les avantages dont elle a pu ſe flatter. Quelle doit être ſa conduite?

La France eſt ſous tous les points de vue l'empire le plus fortement conſtitué, dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Eſpagne eſt auſſi un état d'un grand poids, & ſes moyens de proſpérité augmentent tous les jours. Le ſoin le plus important de la maiſon de Bourbon doit donc être de ſe faire pardonner par ſes

voiſins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter ſa ſupériorité, l'alarme ſeroit générale, & l'on ſe croiroit menacé d'un eſclavage univerſel. C'eſt peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traverſée dans ſes projets contre l'Angleterre. Le reſſentiment que les injuſtices & les hauteurs de cette iſle ſuperbe ont inſpiré par-tout, doit être la cauſe de cette inaction. Mais la haine ſe tait, lorſque l'intérêt ſe montre. Il eſt poſſible que l'Europe juge contraire à ſa ſûreté l'affoibliſſement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémiſphere ; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puiſſance orgueilleuſe & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainſi, les cours de Verſailles & de Madrid ſe verroient déchues de l'eſpoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée ſur le globe. Ces conſidérations doivent les déterminer à preſſer les attaques, & à ne pas laiſſer à une politique prévoyante ou ſimplement jalouſe, le tems de

faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent sur-tout à propos, & qu'un desir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rebellion, ont dû faire croire que c'étoit aussi le vœu de la France. On peut soupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne est simple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même système?

Le nouvel hémisphere doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renversement de nos droits qui faisoient notre courage; par le luxe de nos cours & la misere de nos campagnes; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui posse-

dent tout, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il eſt préparé en Amérique par l'accroiſſement de la population, des cultures, de l'induſtrie & des lumieres. Tout achemine à cette ſciſſion, & les progrès du mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Eſpagne & à la France, dont les poſſeſſions dans le nouvel hémiſphere ſont une ſource inépuiſable de richeſſes, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement? Or, c'eſt ce qui arriveroit, ſi tout le nord de ces régions étoit aſſujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaſte continent ſeroit-elle aſſurée, qu'il deviendroit l'aſyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, ſéditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne ſeroient pas la reſſource des réfugiés de ce caractere. Il leur faudroit une vie moins laborieuſe & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, ſe tourneroit vers les conquêtes; &

une paſſion qui a tant d'attraits ſubjugueroit aiſément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ſes invaſions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choiſiroit ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tomberoit toujours ſur des mers ſans défenſe, ou ſur des côtes priſes au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & ſuppléeroient par la richeſſe de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même les poſſeſſions de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir, c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiecles s'écouleront avant que l'Angleterre & les républiques formées

à ſes dépens ſe rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin, & les établiſſemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité, qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre de choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites reſpectives ne ſont pas réglées. Il regne une grande jalouſie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une riviere à l'autre. On remarque de grandes animoſités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de ſoi le fardeau accablant des dépenſes & des dettes publiques. Mille germes de diviſions couvent généralement dans le ſein des Etas-Unis. Les dangers une fois diſparus, comment arrêter l'exploſion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un même centre tant d'eſprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchiſſent, & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir

les troubles parmi ces peuples, c'eſt de laiſſer ſur leurs frontieres un rival puiſſant & toujours diſpoſé à profiter de leurs diſſenſions.

Il faut la paix & la ſûreté aux monarchies; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit beſoin de Carthage; & celui qui détruiſit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni Céſar; ce fut le premier Caton lorſque ſa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le ſénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Veniſe elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être, eût perdu ſon gouvernement & ſes loix, ſi elle n'avoit à ſa porte & preſque ſous ſes murs des voiſins puiſſans qui pourroient devenir ſes ennemis ou ſes maîtres.

XXI. *Quelle idée il faut ſe former des treize provinces confédérées.*

Mais dans cette combinaiſon à quel degré de félicité, de ſplendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes

les ames, ſans en excepter celles des eſclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'expoſoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté eſt ſi doux, que tous ceux qui combattent pour elle ſont ſûrs d'intéreſſer nos vœux ſecrets. Leur cauſe eſt celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppreſſeurs, en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppreſſeurs étrangers. Au bruit des chaînes qui ſe briſent, il nous ſemble que les nôtres vont devenir plus légeres, & nous croyons quelques momens reſpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté ſont des leçons pour les deſpotes. Elles les avertiſſent de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples & ſur une éternelle impunité. Ainſi, quand la ſociété & les loix ſe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien eſpere que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand, & de conſcience

à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux. Nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'eſprit de juſtice qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir, ſe plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfans. Oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public. Ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions & réaliſe tout ce qu'il eſpere. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons

pas crus : mais une conjecture hardie qui ſe vérifie au bout de pluſieurs ſiecles fait plus d'honneur à l'hiſtorien, qu'une longue ſuite de faits dont le récit ne peut être conteſté, & je n'écris pas ſeulement pour mes contemporains qui ne me ſurvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du ſoleil, eux & moi nous ne ſerons plus. Mais je livre mes idées à la poſtérité & au tems. C'eſt à eux à me juger.

L'eſpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eſt que de ſoixante-ſept lieues marines : mais ſur la côte leur étendue eſt en ligne droite de trois cens quarante-cinq depuis la riviere de Sainte-Croix juſqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres ſont preſque généralement mauvaiſes ou de qualité médiocre.

Il ne croît guere que du maïs dans les quatre colonies les plus ſeptentrionales. L'unique reſſource de leurs habitans, c'eſt la pêche, dont le produit annuel ne s'éleve pas au-deſſus de 6,000,000 livres.

Le bled ſoutient principalement les

provinces de New-York, de Jerſey & de Penſilvanie. Mais le ſol s'y eſt ſi rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois juſqu'à ſoixante boiſſeaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie ſoient fort ſupérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'eſt pas poſſible d'en former beaucoup de nouvelles, & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité ſi inférieure, qu'ils ſont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le ſol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie, eſt parfaitement uni juſqu'à cinquante mille de l'océan. Les pluies exceſſives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz eſt cultivé au grand détriment des hommes

libres & des eſclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laiſſent ces amas d'eau ſi multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorſque le pays s'éleve, ce ne ſont plus que des ſables rebelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant ſe diſſimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puiſſant reſſort des gratifications, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la ſoie. La pauvreté du ſol repouſſa la premiere de ſes vues; le vice du climat s'oppoſa au ſuccès de la ſeconde, & le défaut de bras ne permit pas de ſuivre la troiſieme. La ſociété établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuſe que le miniſtere. Ses bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elle avoit propoſés à l'activité & à l'induſtrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne ſe contentât de vendre chaque année aux

contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les conſommoient lui livroient excluſivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reſte du globe leur avoit donné d'argent & de matieres premieres, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poiſſon, de leur riz, de leurs ſalaiſons. Cependant la balance leur fut toujours ſi défavorable, que lorſque les troubles commencerent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole, & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces déſavantages, il s'étoit ſucceſſivement formé dans le ſein des treize provinces une population de deux millions neuf cens quatre-vingt un mille ſix cens ſoixante dix-huit perſonnes, en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppreſſion & l'intolérance y pouſſoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce réfuge aux malheureux: mais la paix le leur rouvrira, & ils s'y ren-

dront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y paſſeront avec des projets de culture n'auront pas toute la ſatisfaction qu'ils ſe feront promiſe, parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres mêmes, toutes occupées, & qu'on n'aura guere à leur offrir que des ſables ſtériles, des marais mal-ſains ou des montagnes eſcarpées. L'émigration ſera plus favorable aux manufacturiers & aux artiſtes, ſans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas, ſans témérité, quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, aſſez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénerent très-rapidement, & où la meſure des travaux & des avances n'eſt pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une ſubſiſtance aſſurée dans ces provinces, ce ſera beaucoup. Alors même les exportations ſe réduiront à rien ou à fort peu de choſes: mais l'induſtrie intérieure remplacera l'in-

duſtrie étrangere. A peu de choſe près, le pays pourra ſe ſuffire à lui-même, pourvu que ſes habitans ſachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & ſurtout que celui de la mere-patrie vous inſtruiſe. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richeſſes, qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la miſere, d'où naît l'inſolence des uns & l'aviliſſement des autres. Garantiſſez-vous de l'eſprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à meſure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aiſance & la ſanté dans le travail; la proſpérité dans la culture des terres & les atteliers de l'induſtrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites proſpérer les ſciences & les arts qui diſtinguent l'homme policé

licé de l'homme ſauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'eſt des écoles publiques, n'en doutez pas, que ſortent les magiſtrats éclairés, les militaires inſtruits & courageux, les bons peres, les bons maris, les bons freres, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeuneſſe ſe dépraver, la nation eſt ſur ſon déclin. Que la liberté ait une baſe inébranlable dans la ſageſſe de vos conſtitutions, & qu'elle ſoit l'indeſtructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établiſſez aucune préférence légale entre les cultes. La ſuperſtition eſt innocente par-tout où elle n'eſt ni protégée, ni perſécutée, & que votre durée ſoit, s'il ſe peut, égale à celle du monde. Puiſſe ce vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante par l'eſpoir d'une meilleure!

FIN.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES

contenues dans les deux volumes.

A.

ABÉNAQUIS, nom général des nations qui habitoient l'Acadie & les forêts du continent voisin lors de l'arrivée des François, qui leur inspirerent la haine contre les Anglois, T. I. p. 5 & 6. Dont le gouvernement d'Angleterre ne put pas les ramener, *ibid.*

Acadie fut nommée Nouvelle-Ecosse par les Anglois ; désignation de son étendue, T. I. p. 1 & 2. Les François s'y étoient établis en 1604, *ibid.* Etat de la colonie Françoise quand celle de la Nouvelle-Angleterre commença à s'élever, T. I. p. 5. Elle étoit habitée par les Abénaquis quand les François s'y établirent, T. I. p. 5 & 6. Et n'étoit défendue que par Port-Royal, *ibid.* Raisons qui engagerent les Anglois à s'en emparer, T. I. p. 8. Cependant ses anciens colons y resterent, *ibid.* Les Anglois sentent en 1749 l'avantage qu'ils

peuvent tirer de ſa poſſeſſion ; établiſſemens qu'ils y forment, T. I. p. 15, & *ſuiv.*

Acadiens. Témoignage d'attachement qu'ils donnent dans la Nouvelle-Ecoſſe à leur ancien Souverain, T. I. p. 7 & 8 & *ſuiv.* Ils ne furent point ſoumis aux loix Angloiſes, T. I. p. 10. Simplicité de leurs mœurs, T. I. p. 12. La crainte d'être inquiétés, ſur-tout pour la religion, détermine une partie à paſſer dans la Nouvelle-France ; le reſte, conduit par trahiſon des Anglois dans d'autres colonies, y périt, T. I. p. 18.

Adminiſtration ; ſon premier devoir eſt de ménager les opinions dominantes ; pourquoi, T. II. p. 57.

Affranchiſſement des negres a lieu chez les Quakers dans ces derniers tems, après un diſcours proféré par un de leurs prédicateurs, T. II. p. 18 & 19. Le gouvernement Anglois s'oppoſe à ce que cet exemple ſoit ſuivi dans ſes autres colonies, *ibid.* Cauſes de cette oppoſition, T. II. p. 19.

Allemands vendus par leurs princes aux Anglois, pour faire la guerre aux Américains, pourquoi avoient ſi peu d'ardeur pour combattre, T. II. p. 259.

Amérique (l'), ou le Nouveau-Monde, doit un jour ſe détacher de l'Ancien. Raiſons de s'y attendre, T. II. p. 204 & 205.

Amérique Septentrionale (l') eſt coupée du nord au ſud par les Apalaches ; une

chaîne de montagnes au-delà desquelles est un désert immense, T. I. p. 242 & 243. Le sol y produit en abondance, mais les productions sont plus tardives qu'en Europe ; raisons de ce phénomene, T. I. p. 246. On y trouve tous les arbres de l'Europe, mais elle en a qui lui sont propres, quels, T. I. p. 247. Ses forêts sont peuplées d'une multitude d'oiseaux, parmi lesquels est l'oiseau-mouche, T. I. p. 251. Elle est moins chargée d'insectes depuis qu'on a défriché la terre & abattu les bois, T. I. p. 253. On y trouve des abeilles : mais comme les sauvages les appellent mouches Angloises, il est apparent qu'elles y ont été apportées, T. I. p. 255. Il y a beaucoup d'animaux domestiques qui y ont été transportés d'Europe, *ibid.* Et qui, comme l'homme, y ont essuyé des maladies épidémiques, T. I. p. 257. Presque tous, hormis le porc, y ont d'abord dégénéré, *ibid.* Quand les Anglois y aborderent, les sauvages n'y cultivoient que le maïs, T. I. p. 258 & *suiv.* La culture du lin & du chanvre n'y a pas prospéré, mais elle est très-abondante en fer, T. I. p. 265. Révolutions qu'essuya en Angleterre l'importation du fer d'Amérique, *ibid.* & *suiv.* Sage décision du parlement à cet égard, T. I. p. 268. Ce sont des Anglois, persécutés pour leurs opinions religieuses, qui ont abordé les premiers cette partie du globe, T. II. p. 1. On y a fait usage d'esclaves

noirs, mais ils y ſont mieux traités qu'aux iſles, T. II. p. 15 *& ſuiv.* Population générale des colonies Angloiſes qui y ſont établies, y compris les noirs, T. II. p. 20. Réflexions du docteur Franklin ſur ſa population, T. II. p. 20 *& ſuiv.* Eſpece des hommes qui la forment, T. II. p. 23. Mœurs de cette nouvelle génération, *ibid.* Il lui manque de ne pas former préciſément une nation, T. II. p. 25 & 26. Nature des gouvernemens qui y furent établis, T. II. p. 26 *& ſuiv.* Gouvernement royal, T. II. p. 30. Gouvernement propriétaire, T. II. p. 31. *Charter Gouvernement*, ibid. Gouvernement du Canada & de la Floride, T. II. p. 32. Ses premiers Colons ſe livrerent uniquement à l'agriculture, T. II. p. 43.

Anabaptiſtes (les); ſectaires qui avoient des principes particuliers dans la religion chrétienne, portent le fer & le feu en Allemagne, & ne formerent qu'en 1525 un corps de religion, T. I. p. 99 & 100. Principes de cette ſecte, T. I. p. 101 & 102. Qui ne produiſirent que des crimes, *ibid.* A quoi l'eſprit de cette ſecte porta les payſans, T. I. p. 103. Son unique gloire eſt d'avoir donné lieu à la naiſſance des Quakers, T. I. p. 104.

Angleterre ou *Isles Britanniques.* Moyens qu'elle employa vers la fin du regne de Charles II, pour partager avec les Hollandois la pêche de la baleine, T. I. p. 63 *& ſuiv.* Elle n'avoit pas de grandes liai-

ſons avec la Hollande au commencement du XVII ſiecle, T. I. p. 72.

Angleterre (l') eſt le pays où l'on trouve le plus de patriotiſme; emploi admirable auquel un de ſes citoyens deſtine ſes biens après ſa mort, T. I. p. 209. Après avoir acquis la Floride, elle poſſédoit dans l'Amérique Septentrionale une des dominations les plus étendues du globe. Avantages immenſes qu'elle retireroit de ſes colonies, s'il s'y trouve un paſſage dans la mer du Sud, T. I. p. 242 *& ſuiv.* Elle encourage ſes colonies d'Amérique par des primes à l'importation des munitions navales qui ſont à leur portée. Succès étonnant de cette entrepriſe, *ibid & ſuiv.* Moyens par leſquels elle encourage l'importation, dans ſes ports, des bois, ſurtout, propres à la marine. Accorde une forte gratification aux colonies d'Amérique pour encourager la culture du lin & du chanvre, T. I. p. 262 à 266. Etat de ce qu'elle payoit à divers pays de l'Europe pour le fer qu'elle en recevoit. Elle tente de faire croître des vins en Amérique, mais ſans réuſſite. Ils eſſayent d'y introduire des vers-à-ſoie en y envoyant des Vaudois; l'eſſai réuſſit, mais n'eſt pas accompagné de nouveaux progrès. Raiſons qui, vraiſemblablement, s'y ſont oppoſées. Encouragement qu'accorde le parlement en 1769 pour l'importation des ſoies crues de l'Amérique, T. I. p. 269 à 274. Etat de détreſſe où

elle se trouva en 1763, T. II. p. 49 & *suiv.* Elle demande du secours à ses colonies, T. II. p. 51 & *suiv.* Elle avoit toujours été secourue de ses colonies par des dons & point par des taxes, T. II. p. 192. Elle en exige à la paix de 1763 des contributions qu'elle n'auroit dû que demander, & donna en 1764 l'acte du timbre, T. II. p. 62. Suites de cette injustice, *ibid.* Maniere dont les colons d'Amérique regardent les impositions de 1767, T. II. p. 63. Espérances que la cour de Londres fondoit sur la cloture du port de Boston. Elles sont trompées; réflexions à cet égard, T. II. p. 69 & *suiv.* Etat actuel de son numéraire & de la situation de ses finances, T. II. p. 87. Suites effrayantes de cette situation si elle perd l'Amérique, *ibid.* & *suiv.* Réponses de l'auteur aux objections que le gouvernement Britannique pourroit former contre les Américains, T. II. p. 89. & *suiv.* C'est sur la fausse idée du peu de bravoure des Colons qu'on a osé leur faire la guerre. Discours qu'un orateur des chambres assemblées pour les colonies auroit dû prononcer à la place des plaidoyers qu'on y a entendus. Conseils à la nation Angloise, & discours à adresser aux Anglo-Américains en leur offrant la paix, T. II. p. 102 à 108. Quelle en seroit l'issue. Conduite & langage bien différens tenus par un orateur forcené. Les sophismes du déclamateur entraînerent la

nation à prétendre réduire ſes colonies par la force, T. II. p. 115 à 122. Accoutumée aux orages politiques en Europe, elle ne fit pas d'abord aſſez d'attention à celui qui s'élevoit dans le Maſſachuſet & particuliérement à Boſton, T. II. p. 151 *& ſuiv.* Illuſions qu'elle ſe fit ſur la faculté de réduire ſes colonies, T. II. p. 152. Elle eſt la région des partis, cauſes qui en réſultent. Maniere dont George III compoſa ſon conſeil, *ibid.* Inconvéniens de ce miniſtere ſans accord & ſans harmonie. L'activité de ſes généraux ne put pas réparer le vice des contrariétés qui en étoient la ſuite. L'influence de ſa conſtitution s'étend ſur ſes troupes; comment, T. II. p. 153 à 159. Quelle y étoit l'opinion générale à l'égard des taxes, T. II. p. 163. L'activité de ſes agens lui concilie l'eſprit de quelques nations ſauvages du Canada, T. II. p. 169. Eſpérances ſur leſquelles elle propoſe un plan de conciliation aux Etats-Unis. Succès de ce plan, T. II. p. 172 & 173. Raiſons de ce mauvais ſuccès; bévues du miniſtere Britannique, *ibid. & ſuiv.* Les bonnes maximes de ſa marine ſauvent les richeſſes nationales & raniment le crédit public, T. II. p. 186. Elle refuſe la médiation de l'Eſpagne, T. II. p. 194. Nombre de ſes vaiſſeaux à la déclaration de guerre contre la France & l'Eſpagne, T. II. p. 196 & 197. Troubles du parlement depuis la guerre, *ibid.* Elle a reconnu que la na-

ture du ſol des colonies Angloiſes n'étoit propre à aucun des établiſſemens qu'elle y a eſſayés; ſon principal avantage conſiſtoit dans la vente de ſes expéditions de la métropole, T. II. p. 213 & *ſuiv.* Nature du commerce qu'elle faiſoit avec elles, *ibid.*

Anglois (les) ſeront heureux s'ils peuvent conſerver leurs poſſeſſions dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 245 Ils ſont tellement attachés à leur patrie, qu'il n'y a que les plus fortes révolutions qui puiſſent les engager à s'expatrier, T. II. p. 1 & 2. Ils étoient trop actifs & ambitieux pour être propres à défricher l'Amérique, *ibid.* Ils apportent beaucoup d'impétuoſité dans leurs factions, & ſont froids & calmes par-tout ailleurs, T. II. p. 155 & *ſuiv.*

Annapolis, capitale de la Nouvelle-Ecoſſe dans l'Amérique-Septentrionale, s'appelloit Port-Royal avant que les Anglois fuſſent maîtres de l'Acadie, T. I. p. 8.

Annapolis, capitale du Maryland dans l'Amérique Septentrionale, eſt ſituée ſur la baye Chéſapeak, T. I. p. 157.

Apalaches (les), montagnes très-hautes de l'Amérique Septentrionale, la traverſent entiérement du nord au ſud, T. I. p. 243 & *ſuiv.*

Armée royale d'Angleterre, époque où, avec plus d'activité, elle auroit pris Philadelphie, & étouffé au berceau la nouvelle république. Trois régimens Anglois ſont

chaſſés de Prince-ton par les Américains. Elle bat les Américains le 11 Septembre 1777 à Brandiſwine, & entre le 30 à Philadelphie, T. II. p. 146 à 150. Les troupes qui la compoſoient ne montroient aucune ardeur pour qu'on les menât au combat; pourquoi? T. II. p. 157 *& ſuiv.* La révolution arrivée depuis 18 ans dans les mœurs avoit changé l'eſprit des armées Angloiſes, de quelle maniere, T. II. p. 159 *& ſuiv.* Expoſition des calamités qu'elle occaſionna en Amérique, T. I. p. 166 *& ſuiv.*

B.

BACKER (Polli), habitante de la Nouvelle-Angleterre, ſon diſcours aux Magiſtrats à l'occaſion de ſa cinquieme groſſeſſe illégitime, T. I. p. 46 *& ſuiv.* Ce diſcours produit une ſi grande révolution qu'elle fut abſoute, & qu'un de ſes juges l'épouſa, T. I. p. 53.

Balance des pouvoirs & des avantages des puiſſances belligérantes, dans la guerre d'Amérique, T. I. p. 199 & 200.

Baleine. La pêche s'en fait dans le golphe St. Laurent & les parages voiſins, T. I. p. 65.

Baltimore, lord Anglois, va chercher dans la Virginie un aſyle contre les perſécutions que Charles I ſe vit obligé de faire aux catholiques. Il meurt avant que d'avoir formé l'établiſſement qu'il projettoit dans une région entre la riviere Potow-

mak & la Penſylvanie. Son fils pourſuit l'entrepriſe, T. I. p. 143 à 146.

Baltimore, fils du précédent, part d'Angleterre en 1633, pour aller ſuivre l'établiſſement de ſon pere entre la Potowmak & la Penſylvanie. Deſtitué par Cromwel, rétabli par Charles II, ſa charte eſt attaquée ſous le regne de Jacques I. Le ſucceſſeur du deſpote prive les Baltimore de l'autorité dans la colonie, en leur laiſſant les revenus. Cette famille eſt enſuite réintégrée dans ſes droits, comment. Ses principes de tolérance, T. I. p. 143 à 149.

Baltimore, ville & port du Maryland dans l'Amérique Septentrionale, ſur la baye de Cheſapeak, eſt le plus grand entrepôt de la colonie, T. I. p. 157.

Beau-fort ou Port-Royal, ville de la Caroline Méridionale, eſt, & reſtera médiocre, malgré la bonté de ſa rade, T. I. p. 207.

Bedfort, comté de la Penſylvanie dans l'Amérique-Septentrionale, T. I. p. 117.

Berklei (Guillaume), gouverneur de la Virginie. Exemple de ſon attachement à la famille royale. Il eſſuye une révolte de la part des Virginiens, qui ſe termine par la mort du chef, T. I. p. 163 à 169.

Berks, comté de la Penſylvanie dans l'Amérique-Septentrionale, T. I. p. 117.

Boſton, capitale du Maſſachuſet, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique-Septentrionale, a toujours été plus occupée de ſes droits

que les autres villes de l'Amérique. La cour de Londres ferme ſon port par un bill du 13 mars 1774. L'exécution de ce bill y échauffe les eſprits. Suite qui en réſulte dans toutes les provinces voiſines, T. II. p. 68 à 74. Horrible maſſacre qu'un de ſes habitans fait de dix Indiens, T. I. p. 45. Les principales expéditions du Maſſachuſet ſe font dans ſon port, T. I. p. 66 & 67. Sa ſituation, ſes ſignaux, *ibid. & ſuiv.* Sa rade, T. I. p. 68. Nombre de ſes habitans avant les troubles, & leurs uſages, T. I. p. 369.

Brunſwick, ville de la Caroline Septentrionale, au nord de l'Amérique, eſt le ſeul port de cette province où les vaiſſeaux puiſſent aborder, T. I. p. 200 à 202.

Brunſwickois, habitans du duché de Brunſwick, envoyés, malgré eux, en Amérique, contre les Etats-Unis; raiſons du peu d'empreſſement qu'ils avoient à ſe battre, T. II. p. 159.

Bucks, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique-Septentrionale, T. I. p. 117.

Burgoyne, général de l'armée royale Angloiſe, arrive en Juillet 1777 à Ticonderago. Sa préſomption lui fait former une entrepriſe chimérique, *ibid. & ſuiv.* Il eſt fait priſonnier, le 13 octobre 1777, avec ſix mille hommes à Saratoga, T. II. p. 150 à 152.

C.

CANADA, ou Nouvelle-France, grande région de l'Amérique-Septentrionale, nature de son gouvernement actuel, T. II. p. 32.

Caractere des Anglois & des François, T. II. p. 201.

Carleton, général de l'armée royale Angloise, chasse les provinciaux du Canada, T. II. p. 144, & détruit leurs bâtimens de guerre sur le lac Champlain, T. II. p. 149. Il tenta le premier d'armer les sauvages contre les Etats-Unis, T. II. p. 167.

Caroline-Méridionale (la), province de l'Amérique-Septentrionale, fait le même commerce que l'autre Caroline. Ses principales productions. On ne sait point comment le riz s'y est naturalisé. L'indigo s'y perfectionne tous les jours. Sa population. Son luxe, sur-tout dans les funérailles. Coutume particuliere des ministres de la religion. Conséquences dangereuses de cette coutume. Elle ne renferme que trois villes, T. I. p. 201 à 207. Son sol est fort uni; les pluies excessives y forment des marais propres à la culture du riz; il y croît du mauvais indigo, T. II. p. 212.

Caroline Septentrionale est une des plus grandes provinces du continent de l'Amérique Septentrionale. Son sol. Pourquoi les Anglois s'en éloignerent, quoique ce fût la premiere plage qu'ils découvrirent. Nombre actuel de ses habitans. Raison

pourquoi la plus grande partie eſt d'origine Ecoſſoiſe. Cauſes de la nombreuſe tranſmigration d'Ecoſſois dans cette province. Maniere de vivre de ces colons; état des premiers qui habitoient cette contrée. Objets de commerce qu'ils y trouverent. Nature de celui qu'elle fait aujourd'hui, T. I. p. 193 à 201. Elle produit quelques grains, mais d'une qualité très-inférieure, T. II. p. 212.

Carolines (les deux), vaſte contrée de l'Amérique Septentrionale, au midi de la Virginie, fut découverte par les Eſpagnols, qui la mépriſerent. L'amiral de Coligny y forme une colonie de proteſtans François. Charles II en accorde la propriété à huit perſonnes, tant lords que particuliers. Locke leur trace un code de loix. Prérogatives accordées à ces huit propriétaires, & premier uſage qu'ils font de leur autorité. Conſéquences de cette conſtitution mal ordonnée. Le ſénat Britannique reprend la colonie en 1728, & lui rend les loix Angloiſes. Diviſion qu'on en fit alors. Etendue des deux contrées. Rivieres qui les arroſent; climat qui y regne, T. I p. 183 à 193. Elles ſont bien éloignées de la proſpérité qu'elles peuvent atteindre, ont beaucoup de terrein à défricher, & ſeroient ſans manufactures, ſi les réfugiés François n'y avoient porté des métiers à faire la toile, T. I. p. 208. Leur gouvernement eſt nommé royal; pourquoi, T. I. p. 30.

Charles I, roi d'Angleterre ; raiſons qui le porterent à chérir les catholiques, T. I. p. 144. Révolutions qui ſuivirent ſa mort, T. I. p. 36 & 37.

Charles II, roi d'Angleterre, ſon caractere voluptueux ramene la tranquillité dans ce royaume. Il fait finir la perſécution des Quakers, T. I. p. 37 & 38. On décharge, vers la fin de ſon regne, le produit de la pêche de la baleine des droits de douane, T. I. p. 63. Malgré ſon goût pour le plaiſir, il adopte vivement le plan de s'emparer des poſſeſſions de ſes voiſins dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 73 & 74. Il attaque, en conſéquence, les vaiſſeaux Hollandois ſans déclaration de guerre, *ibid.* Réflexions ſur ce genre d'hoſtilité, *ibid.* Cede en 1663 la propriété de la Caroline à divers lords & particuliers Anglois, T. I. p. 184.

Charles III, roi d'Eſpagne, ſoutint avec dignité ſa médiation propoſée entre l'Angleterre & la France. Elle étoit fondée ſur la juſtice. Sur le refus du miniſtere Britannique, il ſe joint à la cour de Verſailles. Nombre de ſes vaiſſeaux, T. II. p. 193 à 197.

Charles-Town, capitale de la Caroline Méridionale, eſt actuellement, & deviendra de plus en plus le meilleur entrepôt du commerce de la province ; ſa ſituation, ſa deſcription, T. I. p. 207.

Cherokées, peuple indigene de l'Amérique

Septentrionale, dans le voiſinage de la Georgie, T. I. p. 213.

Cheſapeack, Baye du Maryland, dans l'Amérique Septentrionale; ſa profondeur dans les terres; deux caps forment ſon entrée, T. I. p. 157.

Cheſter, comté de la Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 117.

Chickeſaws, peuple indigene de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Georgie, T. II. p. 213.

Cirier (le), arbre indigene de l'Amérique Septentrionale, doit ſon nom à ſa production; ſa deſcription, ſes fleurs, ſon fruit, T. I. p. 247. Uſage qu'on en fait, T. I. p. 248. Il ſert encore à faire du ſavon, des emplâtres, & à cacheter, T. I. p. 249.

Clans, déſignation des tribus nombreuſes des habitans de l'Ecoſſe, dont chacune avoit ſon nom & ſon ſeigneur particulier, T. I. p. 197.

Colepepper, lord Anglois, arrive au printems de 1679 à la Virginie pour en prendre le gouvernement, T I. p. 169. Singulier réglement qu'il propoſe, *ibid.* Réflexions qui en réſultent, *ibid. & ſuiv.*

Coligny, amiral de France; ſuite funeſte pour la colonie proteſtante de la Caroline, du fanatiſme qui le fit aſſaſſiner, T. I. p. 183 & 184.

Colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale (les) ne paient qu'un foible cens, T. I. p. 217. Quelle étoit la ſecon-

de classe des colons qui y furent envoyés, & celle qui y fut ensuite substituée au mépris de l'humanité. Maniere dont cette derniere classe fut trompée, pour être ensuite vendue, T. II. p. 6 à 10. Leur constitution législative se ressent du vice radical de celle de leur métropole. C'est la dépendance & l'ignorance qui leur ont laissé cette constitution; abus qui en résultent. Monnoyes qui ont eu cours; révolutions arrivées aux especes. Etablissement du papier-monnoie. Différends qu'elles eurent avec la métropole pour l'établissement des manufactures. Restrictions qu'elle mit à l'importation chez elle des fers de leurs mines. Entraves mises à leurs autres importations. L'obligation de verser toutes leurs productions dans la métropole fut une tyrannie qui enfanta la contrebande, & qu'une liberté restreinte à de justes bornes auroit empêché, en portant les colonies à un état considérable d'aisance. La métropole leur demanda des secours en 1763, T. II. p. 38 à 52. Elles ne lui en avoient jamais refusé, mais c'étoit à titre de dons & non de taxes, T. II. p. 55. Elles regardoient comme un droit cette maniere d'accorder leur secours, *ibid. & suiv.* Raisons sur lesquelles elles se fondoient à cet égard. La maniere de vivre des colons doit les rendre jaloux & zélés pour le maintien de ce droit. Leur conduite en 1764, après l'usurpation des Anglois d'Europe de leurs

droits les plus précieux. Révolutions que les impoſitions y occaſionnent en 1767, T. II. p. 58 à 66. La métropole les abandonne toutes en 1770, excepté celles ſur le thé, T. II. p 66. Qu'elle ordonne en 1773, & qui y cauſe une indignation générale, T. II. p. 67. Quel en fut le réſultat, *ibid.* Imprimés qui y circulent après l'exécution du bill contre Boſton, T. II. p. 73. Treize provinces ſe réuniſſent en ſeptembre 1774, & envoyent des députés à Philadelphie. C'eſt l'époque où leurs démêlés avec la métropole prennent de l'importance. Hoſtilités commiſes de part & d'autre. Le congrès, aſſemblé à Philadelphie, forme une armée. Opérations du général qui y fut nommé, T. II. p. 75 à 80. Vœux de l'auteur pour que le fanatiſme de la liberté anime leurs prédicateurs dans les chaires, T. II. p. 103 *& ſuiv.* Juſqu'au moment où le gouvernement envoya des flottes contr'elles, les Américains ne s'étoient défendus que par le ſecours des loix Angloiſes, T. II. p. 121. Le bruit des armemens de la métropole contr'eux, étouffa ſeul leur attachement pour elle, *ibid.* Et produiſit l'ouvrage intitulé *le ſens commun*; extrait de cet ouvrage, T. II. p. 122 *& ſuiv.* Caractere des habitans des colonies. Deviſe d'un écrit répandu dans les colonies. Vœux pour leur proſpérité. Manifeſte qu'elles publierent; aſſertions nombreuſes dont il eſt plein, qui atteſtent la ty-

rannie du gouvernement Britannique, *ibid. & ſuiv.* Elles prennent une conſtitution fédérative ſous le nom d'*Etats-Unis*, T. II. p. 128 à 139.

Combat (le) de deux frégates, au 17 Juin 1778, fut la premiere hoſtilité de la guerre entre la France & l'Angleterre, qui fut la ſuite de la déclaration de la cour de France de l'indépendance des Américains, T. II. p. 176.

Combat (le) d'Oueſſant, combien eût été fatal à la flotte Angloiſe, ſans les intrigues qui firent rentrer les vaiſſeaux François dans leurs ports, T. II. p. 180.

Complot odieux des Souverains, d'avoir fait la guerre uniquement pour établir par des forces militaires le pouvoir du deſpotiſme, T. II. p. 10 *& ſuiv.*

Congrès-général, ſe forme à Philadelphie en ſeptembre 1774, par les députés de treize colonies. Il honore la cendre de Warren. Diſcours de l'orateur qui prononce ſon oraiſon funebre. Il aſſemble une armée, & lui nomme un général, T. II. p. 75--80. Il n'avoit parlé au peuple que de ſe procurer un accommodement avantageux, juſqu'à l'inſtant où ils apprennent les ordres deſtructifs donnés aux amiraux contre les colonies. T. II. p. 121. Il prononce le 4 juillet 1776 l'indépendance des colonies. T. II. p. 133. Sa ſupériorité ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre. T. II. p. 138. Il quitte

Philadelphie le 25 ſeptembre 1777. T. II. p. 148. Mauvais ſuccès du papier-monnoie qu'il établit pour ſubvenir au défaut d'eſpeces. Il rejette hautement un plan de conciliation propoſé par le gouvernement Anglois; pourquoi, T. II. p. 170 à 175.

Conſeils de Louis XVI, reproches qu'on leur fait à l'occaſion des ſecours donnés clandeſtinement aux Américains. Langage qu'ils auroient dû tenir aux Anglois, & qui auroit été celui de Richelieu & de Louis XIV. Leur traité avec le Congrès étoit inconſidéré, T. II. p. 187 à 190.

Contraſte ſingulier entre le Nouveau-Monde & l'Ancien relativement aux ſciences. T. II. p. 5.

Contribution (la), eſt juſtement due par tous les membres d'une confédération, mais l'injuſtice eſt ſouvent dans la maniere de la percevoir. Abus qui s'y commettent en en détournant la juſte application; atrocités qui en accompagnent l'exaction. T. II. p. 52 *& ſuiv.*

Creeks, peuple indigene de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Georgie, T. I. p. 213.

Cromwel, Anglois Présbytérien, après avoir perſécuté vivement les Quakers, leur donna des marques d'eſtime. T. I. p. 109. Sa mort rétablit le calme en Angleterre T. I. p. 37.

Cumberland, comté de la Penſylvanie dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 117.

D.

DÉCLARATION de la guerre entre la France & l'Angleterre, T. II. p. 175. Les premieres hoſtilités commencerent le 17 Juin 1778 par le combat des deux frégates, T. II. p. 176.

Défiance (la), eſt de ſa nature irréconciliable; T. II. p. 126.

Delaware, lord Anglois, amene une nouvelle peuplade & des ſecours à la Virginie. Caractere de ce lord. Sa mauvaiſe ſanté l'obligea de retourner en Angleterre, T. I. p. 161 & 162.

Delaware (la), riviere de Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, au confluent de laquelle avec le Shuylkill eſt bâtie la ville de Philadelphie, T. I. p. 135.

Deſpotiſme (le) qui régnoit en Europe, a été le mobile de la population de l'Amérique Septentrionale. Celui des armées ſoutient en Europe celui des cours, T. II. p. 59 & 60. C'eſt la vile ambition de commander qui lui prête ſes bras, T. I. p. 70.

Deſtinée d'un empire fondé ſur la vertu, combien ſeroit avantageuſe. Il n'en exiſte aucun dans les annales du monde. La Penſylvanie eſt le pays qui en a le plus approché, T. I. p. 97 à 100.

Diſcours, leçon, conſeils & exhortations aux peuples de l'Amérique Septentrionale, T. II. p. 48. *& ſuiv.* Vœux de l'auteur en leur faveur, T. II. p. 216 & 217.

Domeſticité des animaux (la), n'a pas dû précéder la ſociété des humains; c'eſt un grand effet de l'induſtrie des hommes. On a trouvé des ſociétés civiliſées en Amérique, mais les animaux y étoient libres, T. I. p. 256

Droit de ſe taxer eux-mêmes (le), étoit le plus cher aux Anglois; dans tous les tems, depuis le regne d'Edouard I, ils avoient préféré perdre la vie plutôt qu'y renoncer. Cette prérogative a été le rempart de la liberté de l'Angleterre. Il doit être plus cher aux Anglo-Américains qu'aux Anglois même, pourquoi. Leur maniere de vivre doit les rendre très-jaloux de ce droit héréditaire, T. II p. 58 à 62.

Dumpler, Allemand, fondateur d'une ſecte établie en Penſylvanie du nom de ſon auteur. Il bâtit la ville d'Euphrate & s'y retire avec ſes ſectateurs. Mœurs, coutumes, & maniere de vivre des Dumplers. Leur déſintéreſſement, leur vêtement, leur nourriture, leurs occupations, leurs mariages, T. I. p. 120-124.

E.

EBENEZER, ville de la Georgie dans l'Amérique Septentrionale, ſur la Savannah, fondée par des Salzbourgeois, T. I. p. 112.

Ecoſſois, naturels de l'Ecoſſe, l'un des trois royaumes qui forment la Grande-Bretagne, étoient des montagnards qui ne furent jamais aſſervis; mœurs & caractere

de ce peuple. Idée de leurs clans ou tribus. Raiſons qui les déterminerent à s'expatrier & à ſe réfugier dans la Caroline Septentrionale, T. I. p. 194--199.

Erable, arbre indigene de l'Amérique Septentrionale; s'appelle auſſi l'arbre à ſucre. Lieux où il ſe plaît, ſa deſcription; ſes fleurs, ſon fruit, maniere d'en extraire le ſuc, préparation de ce ſuc pour en obtenir du ſucre, T. I. p. 247--252.

Eſpagne (l'), plaintes mal fondées que l'on dirige contre elle au ſujet de la guerre d'Amérique. Elle commence par propoſer ſa médiation. Après le refus de l'Angleterre, elle ſe joint à la cour de Verſailles, T. II. p. 191--196. C'eſt un état de très-grand poids dont les moyens de proſpérité croiſſent journellement, T. II. p. 202-203. Lui convient-il, puiſque ſes plus grandes richeſſes ſont en Amérique, de hâter le moment qui la détachera de l'ancien hémiſphere? Quelle pourroit en être la conſéquence, *ibid.* Parti que doit prendre l'Eſpagne, T. II. p. 205--209.

Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, forment une conſtitution fédérative. Inſtitution de chaque province. Etoit mieux combinée que celle du congrès-général. Inconvéniens qui pouvoient en réſulter. Raiſons pour leſquelles ces inſtitutions ſe trouvoient néceſſaires, T. II. p. 138--143. Commencement de leur guerre avec les troupes Angloiſes, T. II. p. 143. *& ſuiv.* La timidité du général Anglois empêche

leur anéantiſſement, T. II. p. 146. Pourquoi ne parvinrent pas à chaſſer les Anglois du continent de l'Amérique. Et pourquoi l'animoſité n'étoit pas égale chez tous les Anglo-Américains. Ne réuſſiſſent pas à faire déclarer les ſauvages du Canada en leur faveur. L'activité des agens Anglois fait déclarer contr'eux quelques nations ſauvages qui leur font beaucoup plus de mal que les troupes royales; mais la diſette d'argent fut une calamité plus générale pour toutes les provinces des Etats-Unis. On y ſubſtitue le papier monnoie, mais cet expédient ne réuſſit pas, pourquoi? Ouvrent leurs ports à toutes les nations. Il n'y a que les François qui en font uſage avec peu de ſuccès. Les nombreuſes privations auxquelles ils étoient forcés faiſoient incliner les habitans de leurs provinces à accepter un accommodement avec l'Angleterre. Ils ſignent le 6 Février 1778 un traité de commerce avec la cour de Verſailles. Louis XVI fait ſignifier le 14 Mars 1778 à la cour de Londres, qu'il reconnoît leur indépendance, T. II. p. 161--176. Ils avoient douze frégates à la déclaration de guerre contre la France & beaucoup de corſaires, T. II. p. 195-196. Ils ont montré le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Quel eſt l'ordre de choſes qui leur conviendra le mieux? T. II. p. 206--209. Raiſons qui établiſſent l'utilité de cet ordre, *ibid.* & *ſuiv.*

ſuiv. On ne ſauroit prévoir juſqu'où pourra monter leur population; mais ce ſeroit beaucoup ſi le ſol y permet une ſubſiſtance ſûre à dix millions d'ames, T. II. p. 214-215.

Euphrate, ville de Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, fondée par Dumpler Allemand, chef de la ſecte de ſon nom. Deſcription de cette ville. Mœurs & uſages de ſes habitans, T. I. p. 120 à 123.

Europe; il eſt poſſible que ſes diverſes cours s'oppoſent à l'aggrandiſſement de la maiſon de Bourbon & à l'affoibliſſement de l'Angleterre, T. II. p. 203 *& ſuiv.*

Européens (les); ont fondé des colonies dans toutes les parties du globe, T. II. p. 4.

Expatriation; quelles en ſont les cauſes les plus ordinaires, T. II. p. 216 *& ſuiv.*

F.

FANATISME, juſqu'où il fut porté dans la Nouvelle-Angleterre, T. I. p. 33. *& ſuiv.* Il fut détruit en Angleterre après la mort de Cromwell, T. I. p. 37. Horreurs dans leſquelles il plonge la ville de Salem dans la Nouvelle-Angleterre à l'occaſion de deux filles convulſionnaires, T. I. p. 39. Et à Maſſachuſet en 1721 à l'occaſion de l'inoculation de la petite verole, T. I. p. 43. Il eſt pouſſé en 1724 juſqu'à promettre une forte récompenſe à ceux qui tue-

roient les Indiens dans la Nouvelle-Angleterre ; affreuſe ſuite de cette promeſſe, T. I. p. 45. Après avoir cauſé l'aſſaſſinat de Coligny, il détruit ſa colonie de la Caroline, T. II. p. 184.

Femmes d'Amérique ; celles des colonies Angloiſes ſont les plus ardentes, après l'acte du timbre en 1764, à faire le ſacrifice de ce que fourniſſoit la métropole pour leur parure, T. II. p. 62.

Floride (la), comprenoit autrefois tout le nord de l'Amérique depuis le Mexique, & fut découverte par Luc Velaſquez. Atrocités qui y ſont exercées. Les François veulent y former un établiſſement que la cour de Madrid fait détruire en 1565. On y découvre le ſaſſafras. Les Eſpagnols y établiſſent deux petits poſtes. Anecdote ſinguliere du ſiege de S. Auguſtin par les Anglois. Elle eſt cédée aux Anglois en 1763. Conjectures ſur les motifs qui déterminerent ſes habitans de ſe retirer à Cuba. Les Anglois en firent deux gouvernemens. Les terres en furent diſtribuées aux officiers réformés & aux ſoldats congédiés. Climat des deux gouvernemens. On y a recueilli d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. La Floride occidentale eſt la plus féconde. Le mariage avec les familles Indiennes en accélereroit la proſpérité, T. I. p. 223--241. Nature de ſon gouvernement, T. II. p. 32-33.

Fort Guillaume, citadelle réguliere dans la province de Maſſachuſet, dans la Nou-

velle Angleterre, à peu de distance de Boston, T. I. p. 67.

Fox (George), Anglois de condition obscure, établit la secte des Quakers dans sa patrie. Caractere de ce sectaire. Conduite qu'il tint pour former des proselytes, T. I. p. 104.

France (la), commença la guerre avec des avantages inappréciables, comment. L'yvresse de ses succès à Ouessant lui fit perdre de vue ses intérêts les plus chers. Elle laisse rentrer tous les vaisseaux & flottes marchandes d'Angleterre dans leurs ports & laisse enlever la plus grande partie des siens ; causes de ces revers. Ses rades se rempliſſent de gémissemens ; pourquoi, T. II. p. 179--186. Nombre de ses vaisseaux au commencement de la guerre. T. II. p. 196. Elle est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué, T. II. p. 202-203. Lui convient-il, vu les avantages qu'elle retire de ses possessions dans le Nouveau-Monde, de hâter l'événement qui doit en décider le déchirement d'avec l'ancien, T. II. p. 205. Conséquences qui en résulteront, & parti préférable à prendre, *ibid. & suiv.*

Francklin, docteur Anglo-Américain, forma en 1732 la superbe bibliotheque de Philadelphie, T. I. p. 137. Et y établit en 1749 un college où l'on enseigne toutes les sciences excepté la théologie, T. I. p. 138. A enseigné aux physiciens de l'Europe à maîtriser la foudre, T. II. p. 4.

A dissipé les préjugés de l'Europe sur les habitans des colonies Angloises, *ibid.* Réflexion de ce philosophe sur la population des colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale, T. II. p. 21 *& suiv.* Il est avec Hancok & les deux Adams le plus grand acteur de la prononciation de l'indépendance des colonies Angloises, T. II. p. 133. Inscription mise au bas de son buste, *ibid.*

François (les), ont été les seuls qui aient osé tenter de profiter de l'invitation des Etats-Unis à commercer dans leurs ports. Raisons du mauvais succès qu'ils eurent, T. II. p. 171-172.

G.

GATES, général des Etats-Unis, fait le 13 Octobre 1777 le général Bourgoyne prisonnier avec un corps de six mille hommes à Saratoga, T. 2. p. 153.

George III, roi d'Angleterre, composa son conseil des membres isolés, pourquoi, T. II. p. 153. Inconvéniens qui en résultent pour la guerre d'Amérique, *ibid. & suiv.* Ses conseils nuisirent beaucoup aux succès de la guerre d'Amérique, par l'influence qu'ils voulurent y avoir malgré l'éloignement, T. II. p. 162. Son peu de discernement sur les affaires d'Amérique, T. II. p. 175.

Georges-Town, ville de la Caroline Méridionale, à l'embouchure de la riviere de

Black, pourra devenir plus conſidérable, T. I. p. 207.

Georgie (la), province de l'Amérique Septentrionale, ſa forme, ſa ſituation, T. I. p. 207 *& ſuiv.* Oglethorpe y forme en 1733 le premier établiſſement. Des Salzbourgeois & des Suiſſes vont s'y joindre. Des colons portés au commerce y fondent la ville d'Auguſta. On apprend cependant à Londres avec étonnement en 1741 que la plupart des colons ont quitté cette province. Ce déſaſtre provenoit de ce que la propriété en avoit été abandonnée à des particuliers ; abus qui en furent la ſuite. Une des plus fortes cauſes eſt la défenſe d'y porter des liqueurs ſpiritueuſes. L'uſage des eſclaves y étoit interdit. Le miniſtere l'ôte des mains des propriétaires & lui rend le gouvernement commun aux autres colonies. Avantages immenſes qui en réſultent, T. I. p. 211--223. Son gouvernement eſt nommé royal ; pourquoi, T. II. p. 30. Les pluyes y forment des marais propres à la culture du riz, & l'on y recueille de l'indigo de qualité inférieure, T. II. p. 212.

Gouvernement (le) doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir les injures entre les hommes qui ſe joignoient en ſociété, T. II. p. 81 *& ſuiv.* Il eſt né des vices des hommes, *ibid.* Il n'eſt que trop ſouvent mauvais, *ibid.* Celui qui reçut ſa ſanction des ayeux peut-il être obligatoire à leurs deſcendans ? T. II. p. 84. *& ſuiv.*

Réponſe à cette queſtion, *ibid. & ſuiv.* Il n'en eſt point ſans la confiance entre celui qui commande & celui qui obéit. T. II. p. 125.

H.

HABITANS *des colonies Angloiſes*, idée de leur naturel, T. II. p. 5-6.

Habitans des provinces des Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, inclinoient à un accommodement avec l'Angleterre, pourquoi, T. II. p. 172.

Hallifax, au ſud-eſt de l'Acadie, dans l'Amérique Septentrionale, établiſſement qu'y font les Anglois dans un lieu nommé Chibouctou, T. I. p. 16. But de cet établiſſement, & obſtacles qu'il rencontre, *ibid.* Eſt aujourd'hui entouré de bonnes fortifications, T. I. p. 22.

Hampshire, l'une des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. Nombre de ſes habitans, T. I. p. 59.

Haine (la) ne pardonne pas, T. II. p. 126.

Hazard; ſon empire eſt bien étendu. Expoſition des hazards qui pouvoient décider la victoire dans la guerre des Anglois contre l'Eſpagne, la France & les Etats-Unis, T. II. p. 198-199.

Heſſois, peuple d'Allemagne, dont le prince a lâchement vendu douze mille hommes au gouvernement Anglois, T. II. p. 147. Un parti Américain en défait totalement

un corps de 1500 placé à Trenton, *ibid.* Raiſons pour leſquelles ils doivent avoir moins d'ardeur en Amérique que les Anglois pour ſe battre contre les Américains, T. II. p. 159.

Hommes ; il y a une inégalité originelle entr'eux, T. II. p. 82. En Angleterre l'homme eſt citoyen avant que d'être ſoldat, T. II. p. 158.

Hoſtilités, ſans déclaration de guerre, réflexions ſur cette perfidie, T. I. p. 73-74.

Hudſon (Henri), il découvrit la Nouvelle-Yorck au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, étant au ſervice de la Hollande, T. I. p. 70.

Howe, général des troupes royales, remplace le général Gages, T. II. p. 144. Clinton lui ſuccede, T. I. p. 149.

I.

INDÉPENDANCE, ſa déclaration pouvoit ſeule effacer chez les Anglo-Américains le titre de ſujets rebelles. Le congrès-général la prononce le 4 Juillet 1776. On ne prononce jamais aux nations le beau nom d'*indépendance* ſans les remuer, T. II. p. 164.

Indigo, (l') plante originaire de l'Indoſtan, T. I. p. 202. D'un grand uſage pour la teinture, c'eſt une des principales productions de la Caroline Méridionale, maniere de le cultiver, T. I. p. 204 *& ſuiv.*

Injuſtice (l') ne fut jamais la baſe d'une ſo-

ciété, quelles en ſeroient les conſéquences. Une telle ſociété ne ſe voit dans aucune annale du monde, T. I. p. 96--99. Combien eſt criante celle des princes Européens d'empêcher l'émigration des malheureux de leurs états, T. II. p. 13 & *ſuiv.*

Inoculation de la petite vérole, produit en 1721 à Maſſachuſet, dans la Nouvelle-Angleterre, une ſcene d'horreurs qu'occaſionna le fanatiſme, T. I. p. 43.

Intolérance religieuſe (l'), eſt une conſéquence de la ſuperſtition; effets qui en réſultent, T. I. p. 184 & *ſuiv.* C'eſt elle qui a peuplé l'Amérique Septentrionale, T. II. p. 3.

Iroquois, peuple de l'Amérique Septentrionale; trait de magnanimité de Pontheack, leur chef, en 1762, T. II. p. 241.

J.

JALOUSIES *nationales*, horreurs dans leſquelles elles entraînent, T. I. p. 17 & *ſuiv.*

James-Town, ville de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale, fut le premier établiſſement des Anglois dans cette province, T. I. p. 160. Mais elle tomba en ruines, T. I. p. 181.

Jaques I, roi d'Angleterre, caractere de ce prince, T. I. p. 146.

L.

LANCASTRE, comté de la Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 117.

Légiſlation ; ſon but doit être le bonheur d'une ſociété. Sa ſageſſe éclatera dans la diſtribution de la propriété. Son habileté, dans l'établiſſement d'un peuple vieux dans un pays nouveau, conſiſte à ne lui laiſſer d'habitudes nuiſibles que celles dont on ne peut le guérir, T. II. p. 33--37.

Liberté ; les démarches les plus hardies pour l'obtenir ſont les plus ſages, T. II. p. 132. Son nom eſt ſi doux que tous ceux qui combattent pour elle, nous intéreſſent ; pourquoi, T. II. p. 209 *& ſuiv.*

Locke, fameux philoſophe Anglois, fut en 1663 l'auteur de la légiſlation de la Caroline. Quelle a dû être ſon opinion ſur les loix religieuſes. Il fut moins favorable à la liberté dans les loix civiles. Prérogatives qu'il accorde dans ſon code aux huit propriétaires de la Caroline, T. I. p. 184-188.

Logan, citoyen de Philadelphie ; capitale de la Penſylvanie, fait préſent en 1752 à ſa patrie d'une précieuſe collection d'auteurs grecs & latins, T. I. p. 137.

Logan, chef des Shaweneſes, peuple indigene de la Virginie dans l'Amérique Septentrionale ; diſcours qu'il adreſſe à Dumore, gouverneur de la colonie, T. I. p. 173--176.

Lovewel (John) habitant de Boſton, dans la Nouvelle-Angleterre, cruauté exécrable envers dix Indiens à laquelle le porte la récompenſe offerte en 1724 à ceux qui tueroient ces malheureux ſauvages, T. I. p. 45.

Louis XIV, ſon ambition cimenta les liaiſons de l'Angleterre avec la Hollande, T. I. p. 45.

Louis XVI, roi de France, fait ſignifier le 14 Mars 1778 au gouvernement Britannique, qu'il reconnoît l'indépendance des Etats-Unis, T. II. p. 175. Reproches faits à ſes conſeils à l'occaſion des ſecours donnés clandeſtinement aux Américains, T. II. p. 187.

Luthéraniſme (le), cauſa une grande fermentation en Europe; pourquoi, T. I. p. 99.

M.

Maïs (le), plante indigene de l'Amérique, étoit la ſeule que les Indiens cultivoient dans l'Amérique Septentrionale, quand les Anglois y aborderent. Deſcription de cette plante, culture qu'y apportoient les ſauvages. Leur préparation pour s'en nourrir. Avantage que réunit cette plante, T. I. p. 258–260.

Manahatan, iſle de l'Amérique Septentrionale, à l'embouchure d'une riviere qui traverſe la Nouvelle-Yorck, T. I. p. 72. Etendue, climat & population de cette iſle, T. I. p. 86-87.

Marine françoiſe, étoit depuis long-tems malheureuſe ; pourquoi. Préjugés deſtructeurs de ſa marine commerçante. Leçons aux officiers des vaiſſeaux du roi, pour leur en faire connoître le ridicule funeſte, & leur indiquer leur devoir. Parallele avec les maximes de la marine Angloiſe, T. II. p. 181–187. Etat de ſes forces à la déclaration de la guerre, T. II. p. 196.

Maryland (le), contrée de l'Amérique Septentrionale, au ſud de la Penſylvanie. Les catholiques qui l'habitoient, déſabuſés de l'eſprit d'intolérance, en font un aſyle à toutes les ſectes. Ce fut la colonie la moins féconde en événemens. Tout ſe réduit à deux faits qui ſuivent. Sources, rivieres & climat de cette province, la plus petite de l'Amérique Septentrionale. Nombre de ſes habitans. Leur religion, leurs mœurs, leurs cultures dont le tabac eſt la principale, T. I. p. 143–151. Ses meilleures terres ſont entre les Apalaches & la mer. Les mines de fer ſont abondantes, T. I. p. 158–160. Manufactures établies par M. Stirenwith, *ibid.* Ses campagnes ſont ſupérieures à celles des autres provinces confédérées, mais ne ſont pas très-fertiles : les anciennes plantations du tabac ont dégénéré de deux tiers, T. II. p. 212.

Maſſphis, peuple ſauvage indigene du Canada ; ſecours qu'ils accordent aux Etats-Unis contre les Anglois, T. II. p. 168.

Maſſachuſet, partie de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, ſcene étonante de fanatiſme qu'y cauſe en 1721 l'inoculation de la petite-vérole. C'eſt la plus floriſſante des quatre provinces qui conſtituent la Nouvelle-Angleterre, T. I. p. 57. Nombre de ſes habitans, T. I. p 59. Magnanimité de ſes habitans, qui refuſent de profiter de la diſgrace de Boſton après la clôture de ſon port, T. II. p. 72.

Mikmaks, peuple ſauvage de l'Iſle-Royale. S'oppoſent en 1749 à l'établiſſement Anglois d'Halifax, qui ſe trouvoit dans leur pays de chaſſe le plus fréquenté, T. I. p. 16.

Moleſſe (la), n'oſe pas faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables, T. II. p. 70.

Nations anciennes & modernes; leur ſplendeur s'eſt toujours accrue aux dépends de leur félicité. Réflexions qui prouvent cette aſſertion, T. I. p. 92 *& ſuiv.*

N.

NATIONS (les) ont plus été faites pour ſentir que pour penſer, T. II. p. 64. Réflexions qui en dérivent, *ibid.* Leur jeuneſſe eſt l'âge le plus favorable à leur indépendance. Peu ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. On ne leur prononce jamais l'odieux nom de tyrannie, ni celui ſi agréable d'indé-

pendance, ſans les remuer, T. II. p. 164. Quelle épreuve eſt pire que la mort pour celles qui ſont corrompues par l'opulence, T. II. p. 162.

Nature (la) a formé elle-même le germe de la tyrannie; comment, T. II. p. 82. Elle n'a pas créé le monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers, T II. p. 125.

New-Haven, principale ville du Connecticut, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où ſe font les principales expéditions, T. I. p. 67.

New-Porth, ville principale de Rhode-Iſland, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où ſe font les principales expéditions, T. I. p. 67.

Niagara, les François y conſtruiſirent un fort en 1726 pour ſervir d'entrepôt au commerce des fourrures, T. I. p. 82.

Northampton, comté de la Penſylvanie dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 117.

Northumberland, comté de la Penſylvanie dans l'Amérique Septentrionale, *ibid.*

Nouvelle-Amſterdam; ville conſtruite par les Hollandois dans l'iſle de Manahatan, dépendante de la Nouvelle-Yorck, dans l'Amérique Septentrionale, dans le tems que cette contrée appartenoit encore à la Hollande ſous le nom de Nouvelle-Belge, & qui fut appellée Nouvelle Yorck, quand les Anglois ſe furent emparés de cette

contrée, T. I. p 66. Sa deſcription, *ibid.*
Nouvelle-Angleterre, état de la colonie françoiſe de l'Acadie lors de l'établiſſement de la Nouvelle-Angleterre, T. I. p. 5. Elle s'eſt ſignalée comme l'ancienne par des fureurs ſanglantes, T. I. p. 22. Hiſtorique de ſon établiſſement, T. I. p. 23 & *ſuiv.* Gouverneur qui s'y établit, T. I. p. 26. L'intolérance y fut admiſe, T. I. p. 29. Le fanatiſme y attira les plus grandes calamités, T. I. p. 33. Etrange délibération qu'il fit coucher ſur les régiſtres de la colonie. Il s'y déchaina contre les Quakers, *ibid.* Perſécutions qu'ils eſſuyerent. Horreurs que le fanatiſme déploye à Salem à l'occaſion de deux filles convulſionnaires. Les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont toujours conſervé leur fanatiſme ; exemple terrible qui s'en déploya en 1721 à Maſſachuſet à l'occaſion de l'inoculation de la petite vérole. Malgré l'extinction du fanatiſme les loix y ſont reſtées trop ſéveres; diſcours tenu aux magiſtrats à cette occaſion par une fille qui portoit un cinquieme enfant illégitime. Elle a par ſa conſtitution des reſſources contre les mauvaiſes loix. Il s'y établit un village auſſi-tôt que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe, *ibid.* Climat de cette contrée. Elle eſt diviſée en quatre provinces qui prirent le nom de Colonies-Unies, *ibid.* Tableau du nombre actuel des habitans de la Nouvelle-Angleterre. L'inſuffiſance des récoltes dut y

exciter l'induſtrie. Manufactures, branches de commerce & genre de pêches qui y proſpérent *ibid. & ſuiv.* Nombre d'hommes & des bâtimens qu'elle employe à la pêche de la morue & à celle de la baleine. Etat de ſes productions venales. Elle a de grands rapports avec l'ancienne Angleterre, T. I. p. 35--70. Une de ſes provinces a le gouvernement nommé royal, T II. p. 30.

Nouvelle-Belge, elle fut découverte au commencement du dix-ſeptieme ſiecle par Henri Hudſon, navigateur Anglois, alors au ſervice de la Hollande, T. I. p. 69. Et ne fut d'abord qu'un comptoir, T. I. p. 70-71. Une eſcadre Angloiſe s'en empare en 1664, elle eſt reſtituée en 1673, T. I. p. 75. Un nouveau traité la rend aux Anglois, qui lui donnent le nom du frere du roi, *ibid.*

Nouvelle-Ecoſſe, ſon étendue; avoit été nommée Acadie par les François, T. I. p. 142. Cet établiſſement languit après l'émigration des Acadiens: état de ſa population en 1769; expéditions qu'elle fit à cette époque, T. I. p. 20 *& ſuiv.* Cette province deviendra très-importante aux Anglois, ſi elle continue à ne prendre aucune part aux troubles avec la mere patrie, T. I. p. 22. A de grands avantages pour l'agriculture & pour la pêche, *ibid.* ſon gouvernement eſt nommé royal, pourquoi, T. II. p. 30.

Nouvelle-France, les François neutres,

craignant d'être inquiétés pour leur religion, quittent l'Acadie pour s'y transporter, T. I. p. 18.

Nouvelle-Jersey, province de l'Amérique Septentrionale, dans le voisinage de la Nouvelle-Yorck, avoit porté d'abord le nom de Nouvelle-Suede : elle fut découverte en 1638 par des avanturiers, T. I. p. 89. Et conquise en 1655 par les Hollandois, T. I. p. 90. Révolutions qu'elle a éprouvées, nombre actuel de ses habitans ; ses productions, *ibid. & suiv.* Conseils de l'auteur à ses habitans sur son état présent & futur, T. I. p. 92 *& suiv.* Elle doit construire elle-même ses navires. Vœux de l'auteur pour sa prospérité, T. I. p. 95. Quel est son gouvernement ? Elle produit principalement du bled, mais le sol est si détérioré, qu'un âcre n'y produit que le tiers de ce qu'il donnoit autrefois, T. I. p. 211 *& suiv.*

Nouvelle-Yorck, province de l'Amérique Septentrionale, sa situation dans le voisinage de la Nouvelle-Angleterre, T. I. p. 69. Elle fut découverte par Henri Hudson, Anglois, alors au service de la Hollande, *ibid.* Maniere dont elle fut administrée après avoir été remise au duc d'Yorck, T. I. p. 75 *& suiv.* Mœurs de cette colonie lors de son établissement par les Hollandois, T. I. p. 88. Changemens survenus dès 1763 par les mœurs introduites par les Anglois, T. I. p. 89. Quel est son gouvernement, T. II. p. 30. Le

bled eſt ſa principale production, mais ſon ſol produit à peine le tiers de ce qu'il donnoit précédemment, T. II. p. 211.
Nouvelle-Yorck, voyez *Nouvelle-Amſterdam*.

O.

OBJET (l') unique de l'auteur étant d'être utile & vrai, obligations qu'il s'impoſe à cet égard relativement à la guerre entre la France & l'Angleterre, T. II. p. 176 *& ſuiv.*
Oiſeau-mouche, (l') oiſeau de l'Amérique Septentrionale, deſcription de ſa forme & de ſes couleurs, de ſon nid & de ſes œufs: ſa nourriture, ſon vol, ſa méchanceté, ſon impatience auprès d'une fleur fanée. Son ennemi eſt une groſſe araignée friande de ſes œufs, T. I. p. 251-255.
Onéidas, peuple ſauvage indigene du Canada; réponſe qu'ils font aux Etats-Unis qui les ſollicitent à ſe déclarer pour eux contre les Anglois, T. II. p. 168.
Oppreſſion des gouvernemens (l'), excite les émigrations, T. II. p. 9 *& ſuiv.*

P.

PATRIE, la véritable eſt le pays où l'on vit, T. I. p. 71.
Patriotiſme, eſt une vertu qui ſe trouve beaucoup plus en Angleterre que par-tout ailleurs; exemple célébre qu'en donne un Anglois, T. I. p. 209 *& ſuiv.*

Penn (Guillaume), fils d'un amiral Anglois, donne le plus grand éclat à la ſecte des Quakers. Fut en 1681 le fondateur de la Penſylvanie. Acte d'équité par lequel il commença l'établiſſement de ſa colonie. Son humanité s'étend ſur tous ceux qui viennent habiter ſous ſes loix, dont le fondement fut la tolérance. Conditions auxquelles il attacha la propriété de l'établiſſement à ſa famille. Son attention à prévenir les procès. Bonheur dont ſa légiſlation vertueuſe fait jouir la Penſylvanie, T. I. p. 109--117. Inconvéniens qui réſultent de la maniere dont ſa famille accorde des terres aux colons qui en demandent. Il fonda Philadelphie, qu'il deſtina à être la métropole d'un grand empire; étendue qu'il lui donna, T. I. p. 133--136.

Penſacole, ville & fort de la Floride, fut un des principaux établiſſemens des Eſpagnols dans cette contrée : ils le fonderent en 1696, T. I. p. 228. Il a été pris par les François en 1718, & enſuite reſtitué, *ibid.* La Floride étant devenue poſſeſſion Angloiſe, cette ville fut le chef-lieu de la Floride Occidentale, T. I. p. 234.

Penſylvains, habitans de la Penſylvanie, ſucceſſeurs des colons que Guillaume Penn conduiſit dans cette contrée, leurs mœurs, leur figure, leur naturel, leur économie, leur bienfaiſance. Ne ſont pas célibataires, maniere dont ſe marient les amans

qui rencontrent quelqu'oppoſition. Idée de leurs habitations. Pompe de leurs honneurs funéraires, T. I. p. 125--131.

Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, eſt la contrée du monde où le gouvernement a été le plus fondé ſur la vertu, T. I. p. 99-110. Fut fondée en 1681 par le Quaker Guillaume Penn, T. I. p. 110. Sa proſpérité eſt rapide ſous les loix vertueuſes de ſon fondateur. Sa ſituation, ſon étendue & ſa diviſion, ſon climat; ſes eaux, ſon ſol, ſes productions, ſa tolérance & la liberté de toutes les ſectes firent ſa proſpérité, T. I. p. 115--120. Concorde extraordinaire des ſectes qui l'habitent. Nombre de ſes habitans en 1744. L'inconſtance des ſaiſons n'y influe ni ſur la population, ni ſur les récoltes, *ibid. & ſuiv.* Il n'y a pas un ſeul pauvre. Elle a des impôts très-légers qui doivent finir en 1772. L'autorité paternelle y eſt exceſſive, un pere peut y engager ſes enfans à ſes créanciers. Productions, manufactures & denrées qu'ils exportent chez d'autres nations; objets qu'ils reçoivent en échange. Commerce qu'elle fait avec l'Europe & particuliérement avec la métropole. Ce qui peut retarder les progrès de la colonie. Maniere dont s'y forment les habitations. Montant de ſes exportations en 1769, T. I. p. 123–135. Raiſons pour leſquelles les Quakers n'ont aucun appareil de guerre en Penſylvanie. Sur leſquelles eſt fondée la ſécurité de

ſes habitans, T. I. p. 39–144. Son plus grand produit eſt le bled, mais ſon ſol eſt ſi détérioré que l'âcre n'y donne que le tiers de ce qu'il produiſoit autrefois, T. II. p. 211 *& ſuiv.*

Peuplade naiſſante; objets qu'elle ſe propoſe. Moyens de former à la vertu ſa nouvelle génération par la correction des opinions & habitudes des hommes vieux qui l'ont établie. Maniere d'y parvenir, T. II. p. 33 à 37.

Peuples (les) ne ſont conſeillés que par leurs beſoins; indifférens à qui ils appartiennent, ils ne s'occupent que de leur bien-être, T. I. p. 219. Tous ceux qui ſont opprimés ont le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs; c'eſt une loi Angloiſe, T. II. p. 191.

Peuples ſauvages; leur deſtin eſt de s'éteindre à meſure que des nations policées s'établiſſent auprès d'eux. Preuves de cette aſſertion, T. I. p. 240–242.

Philadelphie, ou la ville des freres, capitale de la Penſylvanie dans l'Amérique Septentrionale, ſa ſituation, ſes rues, ſes maiſons, ſes temples, ſon hôtel de ville, ſes bibliotheques, ſon college, ſes quais, ſa population; elle n'a aucune fortification, T. I. p. 134–141.

Philoſophie; quel eſt ſon premier ſentiment à l'égard des gouvernemens, T. I. p. 191.

Politique (la), à quoi reſſemble par le but & l'objet, T. II. p. 27.

Pontheack, chef des Iroquois, donne aux

Anglois en 1762 un témoignage frappant de ſa maniere de penſer forte & généreuſe. Il avoit entrepris de réunir toutes les nations ſauvages de l'Amérique ſous les mêmes drapeaux, & d'en faire un Etat indépendant & reſpectable, T. I. p. 241 *& ſuiv.*

Population de l'Amérique Septentrionale dans les colonies Angloiſes. Nombre des blancs & des noirs, T. II. p. 20. Réflexions du docteur Francklin ſur ſa multiplication, T. II. p. 52--54. Raiſons de ſa diminution en Europe & de ſon augmentation en Amérique, T. II. p. 21 *& ſuiv.* Qualité des hommes qui la forment, T. II. p. 34.

Port-Royal dans l'Acadie, contrée de l'Amérique Septentrionale. Avantage de ce port, T. I. p. 3. Quoique mal fortifié il étoit la ſeule défenſe de l'Acadie, T. I. p. 6. Les Anglois s'étant emparés de l'Acadie, fortifient Port-Royal & lui donnent le nom d'Annapolis, T. I. p. 8.

Propriété, ſa diſtribution démontrera la ſageſſe de la légiſlation. Elle eſt le premier fondement de toute ſociété cultivatrice ou commerçante, T. II. p. 37 *& ſuiv.* Démonſtration de cette aſſertion, *ibid.* La plus précieuſe aux peuples eſt celle de leurs opinions, T. II. p. 57.

Proteſtans François (les) firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, T. II. p. 264 *& ſuiv.*

Puiſſance; ſon levier n'a d'autre appui que

l'opinion. Avis aux potentats des conſéquences qui en découlent, T. II. p. 56.
Purysbourg, bourg de la Géorgie dans l'Amérique Septentrionale, fondé par des Suiſſes qui y avoient été conduits par un nommé Pury, T. I. p. 212.
Putnam, général des Etats-Unis d'Amérique, ſon diſcours à un royaliſte ſon priſonnier, T. II. p. 165.

Q.

QUAKERS, ſecte religieuſe en Angleterre qui s'éleva pendant les troubles de ce royaume qui conduiſirent Charles I ſur l'échafaud. Son fondateur fut George Fox. Simplicité de leurs vêtemens, égalité entr'eux. Auſtérité de leur morale. Leur mépris pour la politeſſe. Pourquoi furent appellés *Quakers*, qui ſignifie *Trembleurs*, Furent vivement perſécutés, T. I. p. 104-109. Charles II la fait ceſſer en 1661, T. I. p. 34. Le plus méritant d'entr'eux fut Guillaume Penn, T. I. p. 110. La ſévérité de leurs maximes évangeliques rendoit tout appareil de guerre inutile chez eux; pourquoi, T. I. p. 141. Magnifique exemple d'humanité qu'ils ont donné dernierement en affranchiſſant leurs eſclaves. Diſcours de celui qui les y engagea, T. II. p. 16 *& ſuiv.*

R.

RIZ (le), plante qui fournit un des meilleurs comeſtibles de l'Univers, & qui croît dans les quatre parties du monde, eſt une des principales productions de la Caroline Méridionale; deſcription de cette plante. Sa culture occaſionne un air mal-ſain très-funeſte aux cultivateurs. On ne ſait point comment il s'eſt naturaliſé dans la Caroline. Originaire de l'Indoſtan, il réuſſit d'abord au Mexique, aux Antilles & dans la Caroline Méridionale, T. I. p. 201--205.

S.

SAINT-AUGUSTIN, dans la Floride, province de l'Amérique Septentrionale, fut le premier établiſſement que les Eſpagnols y formerent. Les Anglois l'aſſiégerent inutilement en 1740. Un ſergent Ecoſſois tombe entre les mains des ſauvages qui aidoient à défendre la place. Diſcours ſingulier de ce ſergent aux ſauvages. Anecdote tragi-comique. Après la ceſſion de la Floride aux Anglois, cette ville devint le chef-lieu de la Floride Orientale, T. I. p. 228--235.

Sainte-Marie, dans le Maryland, province de l'Amérique Septentrionale, ſur la baye de Cheſapéak, en étoit autrefois la capitale & n'eſt plus rien, T. I. p. 157.

Saratoga, ville de l'Amérique Septentrio-

nale, ſur les frontieres du Canada, célebre par la reddition du général Anglois Burgoyne, le 13 octobre 1777, avec un corps de 6000 hommes, à Gates, général des Etats-Unis, T. II. p. 150 *& ſuiv.*

Saſſafras, plante médecinale, découverte par les Eſpagnols dans la Floride, ſa deſcription. Uſage de ſa fleur & de ſa racine. Il empêche les Eſpagnols de périr. Conjectures ſur la cauſe de la diminution étonnante de ſon efficacité en Europe, T. I. p. 225--229.

Savannah, riviere de la Georgie, dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 213.

Sauvages du Canada (les); Carleton, général Anglois, tente de les armer contre les Etats-Unis; leurs réponſes: & aux Etats-Unis qui les ſollicitent auſſi, T. II. p. 166 *& ſuiv.*

Schuylkill, fleuve de la Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, au confluent duquel, & de la Delaware, eſt ſituée la ville de Philadelphie, T. I. p. 134.

Shawenèſes, peuple indigene de la Virginie dans l'Amérique Septentrionale; diſcours d'un de leurs chefs à Dunmore gouverneur de la province, T. I. p. 173 *& ſuiv.*

Société, ſon origine, ſes avantages, ſon but. Elle eſt née des beſoins des hommes. Elle eſt eſſentiellement bonne, T. II. p. 80. Elle eſt plutôt faite pour le bonheur de l'homme méchant que pour celui de l'homme en général, T. I. p. 19.

Souve-

Souverains (les) ne conſultent que leur intérêt perſonnel, qui devroit s'appuyer ſur une adminiſtration douce & paternelle, T. I. p. 218--220.

Suede (la), royaume au nord de l'Europe, vendoit aux Anglois le bray & le goudron; faute qu'elle commet en 1703 à cet égard, T. II. p. 261.

Superſtition (la) produit l'intolérance & les atrocités qui en ſont la ſuite, T. I. p. 184 *& ſuiv.* Caractere des malheurs dont elle eſt devenue l'origine, T. I. p. 30 & 31. Remede qu'on pourroit y apporter, T. I. p. 31 & 32.

T.

TABAC, les plantations qu'il y en a dans le Maryland ſont le plus grand objet de ſa proſpérité. Qualités de cette plante découverte en 1520 près de Tabaſco dans le Golphe du Mexique. Deſcription de la plante. Maniere de la ſemer; travaux qu'elle exige. Apparence de ſa maturité; maniere de le préparer. Pays où il ſe cultive & ſes diverſes qualités dans chaque endroit. Contrées de France où il a été cultivé. Cuba fournit à l'Eſpagne le tabac en poudre, & Caraque celui à fumer. Celui du Bréſil eſt excellent à fumer; on le prépare pour en uſer en poudre. Les meilleurs tabacs croiſſent au nord de l'Amérique, T. I. p. 149--157. Celui de la Virginie l'emporte ſur celui du Maryland.

Quantités qui en ont été exportées en Angleterre en diverſes années. Son uſage eſt devenu en Europe une paſſion malgré les droits énormes qu'il paie, T. I. p. 178-180.

Thé, production de la Chine & du Japon; l'impôt qui y eſt mis en 1773 dans les colonies Angloiſes d'Amérique, par le miniſtere Anglois, y cauſe une indignation générale. Il s'en détruit trois cargaiſons à Boſton, T. II. p. 67 & 68.

Trajan, Empereur Romain; uſage qu'il ordonne qu'on faſſe de ſon épée, T. II. p. 191.

Tranſgreſſion (la) eſt le premier effet des loix injuſtes, T. II. p. 48.

Treize provinces confédérées des Etats-Unis d'Amérique Septentrionale, leur étendue, nature de leur ſol. La pêche eſt l'unique reſſource des quatre plus Septentrionales. Etat de leur population avant la guerre, T. II. p. 211--215.

Turnbull, Docteur Anglois, engage en 1767, des Grecs du Péloponeſe à accepter un aſyle dans les colonies Angloiſes de l'Amérique. Il leur forme un établiſſement dans la Floride Orientale; ſuccès de cet établiſſement, T. I. p. 235 *& ſuiv.*

Turnbull, ville de la Floride, fondée par un docteur de ce nom, qui y amena en 1767 une colonie de Grecs. Etat de cette colonie au premier Janvier 1776, T. I. p. 236.

Tyrannie; la mort du tyran ne l'éteint pas;

ſon ſucceſſeur, élevé par lui, ſuit les mêmes erremens, T. I. p. 220. C'eſt elle qui, en deſſéchant l'Europe, a le plus favoriſé la population des colonies Angloiſes, T. II. p. 3. Les potentats Européens ont travaillé à la fortifier chez eux par leurs pertes comme par leurs conquêtes; comment, T. II. p. 11. Elle enfante la contrebande, T. II. p. 48. La nature en a créé le germe par la naiſſance des hommes forts parmi des hommes foibles, T. II. p. 82. On ne prononce jamais ſon nom aux nations ſans les remuer, T. II. p. 164.

Tyrans (les) ne trouvent des complices que chez les peuples corrompus, T. II. p. 70. Ils ſont haïs de Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, T. II. p. 103. Ordre de Trajan à l'officier à qui il remet ſon épée, de l'uſage qu'il doit en faire s'il devenoit tyran, T. II. p. 191.

V.

VANE (Henri), habitant de la Nouvelle-Angleterre y éleve des troubles, T. I. p. 38 *& ſuiv.*

Velaſquez (Luc), homme exécrable, fait la découverte de la Floride. Atrocités qu'il y exerce. Il y périt dans la miſere, T. I. p. 223--227.

Virginie (*la*), contrée de l'Amérique Septentrionale, avec le même ſol & le même climat que le Maryland, a des avantages ſur lui; quels. Sa ſituation; les An-

glois y aborderent en 1606. Par quelle erreur ils crurent y avoir trouvé d'immenſes richeſſes, & quelle en fut la ſuite fâcheuſe. La colonie eſt relevée par le lord Delaware. Raiſons de la lenteur des progrès de cette colonie. Premiere loi qui fit tout changer de face. Révolutions que les troubles de l'Angleterre y occaſionnerent. Obſtacles qui s'oppoſent à la proſpérité de cette colonie. Conjuration des Américains indigenes, dans laquelle il périt un grand nombre d'Anglois, dont le maſſacre étoit général, ſi les chefs n'euſſent été avertis quelques heures avant le ſignal. Atrocités qui ſuivirent de part & d'autre cette trahiſon. Les colons au déſeſpoir ſe révoltent contre le gouverneur. Fin de la révolte. Il arrive en 1679 un nouveau gouverneur qui publie un ſingulier réglement; réflexions ſur cet objet. Dans le commencement de la colonie, la juſtice y étoit adminiſtrée avec un grand déſintéreſſement, les gouverneurs y font des changemens fâcheux. Autre innovation funeſte qui y fut ordonnée en 1692. Les travaux n'y proſpérerent qu'au commencement de ce ſiecle. Les démêlés ſurvenus avec les ſauvages ſont terminés en 1774. Diſcours de Logan un de leurs chefs à Dunmore gouverneur de la province, qui doit ſervir de monument. Commencemens de la population de la colonie. Révolutions dans ſa religion. Sa population actuelle. Ses produc-

tions; ſes tabacs ſont ſupérieurs à ceux du Maryland. Quantité qui en a été exportée dès 1752 à 1770. Montant des denrées qu'elle vendit en 1769 en réunion avec le Maryland. Difficultés que les navigateurs trouvent à faire leur chargement. Luxe & moleſſe de ſes colons qui l'ont endettée. Moyens par leſquels elle pourra ſe tirer de cette ſituation, T. I. p. 159--183. Son gouvernement eſt nommé royal; pourquoi, T. II. p. 30. Ses campagnes ſont ſupérieures à celles des autres provinces confédérées; mais on ne recueille plus dans ſes anciennes plantations que le tiers du tabac qu'elles produiſoient autrefois, T. II. p. 212.

W.

WARREN, chef des Anglo-Américains, tué dans une bataille contre les Anglois en 1775. Son oraiſon funebre, T. II. p. 76 & 77.

Waſington (George), Anglo-Américain de la Virginie, déja connu par ſa bravoure, eſt nommé général des Etats-Unis par le congrès de Philadelphie. Il force l'armée royale à quitter précipitamment Boſton le 24 Mars 1776, T. II. p. 78 & 79. Ne voulut pas haſarder une bataille au commencement de la guerre; pourquoi. Il eſt abandonné de ſon armée, T. II. p. 145 & 146.

Weſtmoreland, comté de la Penſylvanie,

dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 117.
Wilgminton, capitale de la Caroline Septentrionale, au nord de l'Amérique, T. I. p. 201.
Williamsbourg, capitale de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale. Nombre de ſes habitans, T. I. p. 180 & 181.

Y.

YORCK, comté de la Penſylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, T. I. p. 117.

Fin de la Table.

13652
19ec 19
Annob

2781
R2.744
vol. 2